U d'/of OTTAWA
39003002085966

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

POÉSIES

DE

JEAN REBOUL.

IMP. DE J.-B. GROS, RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, 18

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesdejeanre00rebo

POÉSIES

PAR

JEAN REBOUL

DE NIMES,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
ET LITTÉRAIRE.

Nouvelle Édition,
REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

PARIS.
LIBRAIRIE DE H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE, 13

MDCCCXL

Universitas
BIBLIOTHECA

QK
358
B2B17
1910

NOTICE.

C'est le privilége des beaux vers d'exciter de vives émotions et d'attirer l'attention sur le poëte qui les écrit. Ce privilége, aucun ouvrage peut-être, à notre époque, n'en a mieux et plus légitimement joui que ce livre dont nous offrons au public une sixième édition.

Depuis le jour où, par l'indiscrétion d'un ami, *l'Ange et l'Enfant* parut dans *la Quotidienne*, la curiosité des lecteurs, frappée du contraste entre le caractère de l'œuvre et la condition de l'auteur, n'a cessé de s'enquérir de lui, de tout ce qui se rapporte à lui.

Les intelligences les plus élevées et les plus ingénieuses se sont, en quelque sorte, disputé le plaisir d'analyser ce problème social et de raconter les développements de ce phénomène. Grâce à leurs travaux, nous pouvons aujourd'hui contenter ce désir de connaître, rarement satisfait pendant la vie d'un écrivain; car c'est une circonstance heureuse dans la fortune littéraire du poëte nîmois d'avoir vu son existence modeste mise en lumière; l'intérêt pour l'œuvre s'est accru de tout l'intérêt que mérite une carrière honorablement remplie.

Jean Reboul est né le 23 janvier 1796. Son père, que conduisit au tombeau une lente et pénible maladie, exerçait la profession de serrurier; l'honnête aisance qu'il s'était acquise lui permit de donner à son fils quelque éducation. Jean Reboul fut donc placé dans un pensionnat de Nîmes et vint y chercher ce qu'il fallait de science pour une profession manuelle. On enseignait là ce qui s'apprend aujourd'hui dans nos écoles primaires du premier ordre. Mais nous devons avouer qu'à cette époque le poëte futur ne se distingua par aucun de ces traits précoces qui révèlent tout d'abord les intelligences supérieures.

A l'âge de treize ans, Reboul fut employé pendant quelque temps à des transcriptions chez un avoué; mais le métier de copiste n'allait guère à son âme ardente, et ne pouvait d'ailleurs lui assurer un avenir.

Sa mère, restée veuve avec quatre enfants, se vit dans l'obligation de restreindre ses dépenses. Le moment était venu de songer sérieusement à choisir un état : Reboul se décida pour celui de boulanger.

Marié de bonne heure, il perdit sa première femme après quelques mois de mariage. Une seconde union ne lui donna encore qu'un bonheur peu durable.

Dans la condition que lui imposait la mauvaise fortune, le goût de la lecture lui vint; et, sous cette culture toute spontanée, toute libre, et partant plus fructueuse, son instinct poétique s'éveilla, et se manifesta bientôt par diverses productions.

Dès l'année 1820 Reboul était membre d'un cercle de joyeux vivants. Ils se réunissaient dans un café vis-à-vis l'Esplanade, où Nîmes voit, dans les soirées d'été, se dérouler en longues théories une population de gais promeneurs. La jeunesse nîmoise est vive et alerte ; elle jette les saillies par larges ondées, et l'on sent en elle l'ardeur méridionale. Ce fut là que se révéla d'abord la verve poétique de Reboul. Entre un verre de bière et un cigarre, il y composa des chansons et des satires qui ne sortaient pas de ce cercle ami. Comme point de départ curieux à connaître, comme contraste avec la gravité qui devint plus tard le caractère de son talent, nous allons transcrire ici quelques fragments de ces premières productions, en priant nos lecteurs de ne point en oublier la date.

CHANSON CHANTÉE DANS UNE RÉUNION DE CHANSONNIERS

AIR : *Si le roi m'avait donné.*

Auteurs de plus d'un couplet
Rempli de finesse,
Aujourd'hui mon flageolet
Montre sa faiblesse,
Et votre orchestre charmant
S'augmente d'un instrument
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

Loin celui qu'un coup de vin
Jette dans l'ivresse,
Qui d'un tranquille festin
Trouble l'allégresse !
Mais viennent ces gais lurons
Qui vous vident vingt flaçons
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse !

Au diable les gens qui font
Bruit d'une largesse,
Dont l'aumône est un affront
Fait à la détresse !
Mais vive, vive tous ceux
Qui donnent aux malheureux
Sans que ça paraisse,
O gue,
Sans que ça paraisse !

De petits, petits enfants
Nous font la promesse
De vaincre les vieux géants
Des bords du Permesse ;
Chaque jour sous leurs efforts
Ils nous les donnent pour morts
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

. . . . . .
. . . . . .

Si j'ai cousu mon refrain
Avec maladresse,
Plus d'un critique malin,
En lisant ma pièce,
Dira : Ce petit écrit
Est d'un homme plein d'esprit
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

UN DUEL.

Quand pour un histrion sur la scène interdit,
Qu'une cabale siffle et qu'une autre applaudit,
. . . . . .
La Discorde au collet saisit deux de nos braves,
Comme les flots des mers par degrés furieux,
Un mot piquant succède au mot injurieux.
« Jusques au dernier sang, disent-ils, point de grâce !
Il faut que l'un des deux périsse sur la place !
Partons ! » On part, on vole, on est sur le terrain ;
Les habits sont à terre et les glaives en main.
On les croise..... A l'aspect des pointes meurtrières,
Sur leurs fronts pâlissants se dressent leurs crinières.

Environnés d'amis, ils ne s'attendaient point
Qu'on laissât arriver la querelle à ce point.
D'un œil impatient regardant en arrière,
Ils maudissent, trop tard, leur audace première;
Quelques moments encor, et l'on verrait à nu
De la peau du lion le baudet revêtu.
Mais l'un des assistants, grand chercheur de lippées,
Gravement se présente entre les deux épées :
« De ce combat, dit-il, interrompez le cours;
La bravoure est, hélas! si rare de nos jours!
Conservez-vous, amis, afin que nos hommages
En retrouvent en vous deux vivantes images.
Vous avez acquitté ce qu'exigeait l'honneur;
Votre cœur s'est montré dans toute sa grandeur.
S'il ne pouvait pourtant vaincre toute sa haine,
Je vous proposerais une plus douce arène :
Accourons chez Durand (1), et que chacun de vous
Sur un dindon truffé décharge son courroux.
Là, dans tous les défis, l'arme est une fourchette,
Le rival un ami, le combat une fête,
Et la palme à gagner est à celui des deux
Qui, pendant le festin, boit et mange le mieux.
Je donne un bon conseil, c'est à vous d'y souscrire. »
Comme un noyé s'attache aux débris d'un navire,
Chacun des champions, déposant sa frayeur,
Accueille avidement l'avis libérateur,
Et, dans l'émotion dont son âme est ravie,
Semble tout étonné de se trouver en vie.

. . . . . .

(1) Célèbre traiteur de Nîmes.

Tout, comme leur visage, a repris sa couleur;
L'aspect ressuscité de la nature entière
Leur sourit de splendeur, de grâce, de lumière;
Le vert de la prairie est plus frais, plus riant;
Le ciel est plus serein, le soleil plus brillant;
L'air est plus parfumé, la route plus aisée.
A qui sort d'un enfer tout semble un élysée.

. . . . . .

Cependant on arrive... A cet auguste aspect,
On demeure longtemps saisi d'un saint respect.
Là, le front allumé des feux de sa cuisine,
Repose de Durand la majesté divine;
Là Durand, à la fois grand-prêtre et déité,
D'une nouvelle ardeur chaque jour transporté,
Sublime pourvoyeur des forces digestives,
Fait à mille gibiers passer les sombres rives.
Véritable séjour de tout contentement,
Délicieux Éden pour le riche gourmand,
Aiguillonnant enfer du gastronome avide
Qui, comme son gousset ayant l'estomac vide,
Hume, en passant, des plats les stériles vapeurs,
Prodigue à mes héros tes plus douces faveurs!
Peut-être quelque haine encor les accompagne :
Que la paix dans leur sein coule avec le champagne!
Durand, combien de fois tes merveilleux travaux,
Tes plats médiateurs ont uni des rivaux!
Ah! si tous les partis qui divisent la France
Pouvaient venir chez toi rompre quelque abstinence,
On verrait en un jour, grâces à tes talents,
Ce que tous nos Sullys n'ont pu faire en dix ans.
Au temps où nous vivons, ton art est plus utile

Que ne peut le penser un vulgaire imbécile;
Aujourd'hui la cuisine est mère des grands noms;
La Gloire à ses fourneaux allume ses rayons;
Aujourd'hui, sans manger on ne saurait rien faire,
On mange à l'Institut, on mange au ministère;
On délibère à table, et par un beau côté
Les Français, à la fin, suivent l'antiquité.

. . . . . .

Voilà, Durand, voilà ce que peut ta science!
Connais par ses effets quelle est ton importance;
Reste toujours fidèle à ce noble métier.
Puisses-tu longtemps vivre, et vivre cuisinier!...
Mais ton art, malgré moi s'emparant de ma lyre,
De son premier objet éloigne mon délire;
J'abandonne Hiéron pour Castor et Pollux.
Retournons aux héros dont je ne parlais plus;
Que mon sujet soit un. Montre-moi, je te prie,
La salle qu'en entrant leur cohorte a choisie...
La voilà!... Mais qui peut rendre un pareil tableau?
Ma main, ma faible main sent trembler le pinceau!
Intrépides mangeurs, leur mâchoire indomptable
Dévore en moins de rien ce qui paraît sur table;
Le fracas de leurs dents doit s'entendre au dehors;
Et, luttant à l'envi de bachiques transports,
Chacun d'eux, opérant merveilles sur merveilles,
Dans sa soif héroïque a vaincu dix bouteilles...

. . . . . .

O mes amis, buvons!... J'ai fatigué ma voix,
J'ai séché mon gosier à chanter vos exploits....
Buvons!... Encore un coup! à la santé des braves
De toutes lois d'honneur magnanimes esclaves!

Surtout à la santé du buveur triomphant
Inébranlable encor quand tout est chancelant!

Nîmes, 1820.

En lisant ces vers où tant de verve comique abonde, en songeant au caractère si différent des accents que, depuis cette époque, la même voix a fait entendre, on se prend d'abord à réfléchir tristement sur les vicissitudes de la destinée humaine; mais lorsqu'on voit ensuite combien le poëte s'est élevé dans les afflictions, on se console, on adore les décrets suprêmes, et l'on accepte avec courage cette lutte où l'âme se développe dans tout son éclat, dans toute sa grandeur divine.

Un membre de la société où furent lues ces joviales inspirations fit représenter un vaudeville sur le théâtre de Nîmes, et pria Reboul d'écrire, pour la joindre à cette pièce, une cantate sur la guerre d'Espagne. La cantate fut chantée aux grands applaudissements du public, et révéla aux Nîmois un vrai talent poétique. Elle se terminait par cette strophe:

Jadis le fier Ibérien
Nous reprochait une défaite:
Le monde aujourd'hui n'a plus rien
Qui n'ait subi notre conquête.
Des preux tombés à Ronceveaux
Que l'ombre sanglante s'apaise:
Nous triomphons sur leurs tombeaux;
La victoire est encor française!

La solitude plusieurs fois renouvelée autour de lui par la perte d'un père, d'une mère et de deux femmes, toute cette série de douleurs domestiques qui se déploient auprès du cercueil durent tourner l'esprit de Reboul vers les tristes méditations et faire vibrer la corde plaintive. Les révolutions politiques entraînèrent bientôt son imagination dans des voies nouvelles, et lui donnèrent ces teintes sérieuses et mélancoliques qui sont restées le caractère de sa poésie. En 1828 *la Quotidienne* publia et divers journaux répétèrent *l'Ange et l'Enfant* avec d'unanimes éloges. Nul chant de Reboul n'a trouvé autant d'admirateurs; la peinture, la musique et la sculpture se sont inspirées à l'envi de cette composition d'un sentiment si religieux et si pur que l'on croit voir, à travers la transparence de la pensée et des vers, la rayonnante et douce figure de l'ange planant avec amour sur le berceau de l'enfant. M. de Lamartine, étonné, applaudit par une *Harmonie*, et chanta *le Génie dans l'obscurité*. Reboul répondit, et ce fut entre les deux poëtes un noble échange, une joute courtoise dignement soutenue. Dans quelques-unes de ces lignes qui jettent la gloire sur un nom M. de Chateaubriand s'est plu à mettre en lumière celui du poëte-boulanger.

En 1835 M. Alexandre Dumas, passant à Nîmes, vint le visiter, annoncé par une lettre de M. le baron Taylor. Il a écrit lui-même avec l'esprit et le talent dramatique qui le distinguent cette visite où, ravi

des beaux vers que Reboul exhumait pour lui de son modeste secrétaire, il le décida à publier son premier recueil. Ce volume parut en 1836 sous les auspices de M. de Lamartine et de M. A. Dumas ; il a eu cinq éditions, aujourd'hui complétement épuisées.

Un jour du mois de juillet 1838, l'auteur des *Martyrs*, visitant quelques cités du Midi, poussait une reconnaissance jusques à Cannes afin d'étudier, pour les décrire dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, les lieux où Bonaparte débarqua aux Cent-Jours.

A Nîmes, M. de Chateaubriand, avec la courtoisie et la grâce du génie, s'empressa de conduire sa muse vers celle de son humble frère en poésie. Quand le secrétaire de l'illustre voyageur demanda Reboul, ce fut le boulanger lui-même qui vint répondre et donner son heure, celle où commence un peu de repos après le labeur de la journée. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit sur la carte qui lui fut remise le grand nom de Chateaubriand ! Il se confondit en excuses et se hâta de retenir le noble visiteur.

Au mois d'avril 1839, Jean Reboul vint à Paris publier son poëme du *Dernier Jour*. Paris l'étonna sans l'éblouir. Accueilli, fêté par les écrivains les plus célèbres et plusieurs des notabilités de notre époque, il parut dans de brillants salons, et retourna bientôt avec bonheur à sa laborieuse existence, à ses anciennes habitudes. A Nîmes sa vie est retirée ; il s'est fait une loi de n'accepter aucune invitation. Il n'en

est pas moins connu et aimé. Son intimité se compose d'hommes du barreau, d'ecclésiastiques, de jeunes gens dont quelques-uns sont poëtes.

Ainsi qu'on en peut juger par le portrait placé en tête de cette édition, Reboul paraît doué d'une constitution robuste; ses épaules sont larges, un peu voûtées; il a quelque lenteur dans la démarche. Sa tête, dont les lignes sont nobles et distinguées, porte les rides du travail, surtout au front, que couronne une abondante et noire chevelure. Ses yeux, qu'ombrage un épais sourcil, sont de ces yeux puissants et velóutés faits pour exprimer l'amour ou la haine, comme le dit A. Dumas. Quoique grave et austère, sa figure est d'une grande mobilité, et ne peut être parfaitement comprise qu'après avoir été vue au jour d'impressions diverses. Il cause peu et bien. Il fume beaucoup, et plus d'une fois les soucis du jour s'envolent avec les ondulations de la fumée qui appelle la rêverie et les songes menteurs. Il est parfois distrait; sa conversation s'anime souvent d'une pointe d'aimable gaieté et d'inoffensive plaisanterie; c'est un homme foncièrement juste et mesuré. Sa diction est lente et sentie; lorsqu'il lit, son bras s'étend, sa main se ferme, à l'exception de l'index, qui suit le mouvement de la pensée et du vers. M. Dumas est d'une ingénieuse fidélité lorsqu'il décrit le travail de la boutique, le costume du maître, *costume très-simple, mais très-propre, et tenant un milieu sévère entre le*

peuple et la bourgeoisie. Il est fidèle historien quand il rappelle *le petit escalier tournant situé dans un angle de rue*, puis *le grenier sur le plancher duquel est amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes*, les *petites vallées que ces montagnes nourricières forment entre elles*, et, au bout de dix pas, *la porte d'une chambre dont la simplicité est presque monastique; des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire, un modeste canapé, formant tout l'ameublement.*

Cette chambre si simple a reçu bien des visiteurs illustres; elle a vu arriver bien des hommages de livres ou de lettres aux sceaux armoriés. Autour du cadre d'une glace brillent des cartes de hauts personnages, de princes étrangers et d'écrivains distingués.

Ses lectures favorites sont la Bible et Corneille. Il professe une admiration particulière pour la littérature espagnole, et cite avec enthousiasme des fragments du romancero du Cid.

Pour lui la poésie n'est pas une affaire d'art ou d'intérêt, mais une sainte mission; c'est encore une amie à laquelle il ne confie les secrètes pensées de l'âme et l'exubérante affection du cœur qu'aux seuls jours où elle est souriante et où l'esprit souffrant sent le besoin de sa causerie.

Entouré d'imposantes ruines, Reboul se plaît à visiter ces témoins d'une civilisation disparue; il fait avec amour les honneurs des Arènes par lui chantées,

et respire à l'aise sous les vastes ombrages de la fontaine.

Aux jours qu'il peut consacrer à de poétiques pèlerinages, il va saluer le pont du Gard, les monuments d'Arles, ou s'achemine vers Aigues-Mortes.

Sa poésie a toujours un but utile et élevé. On y reconnaît ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix retentissante. Il nous rappelle ces hommes antiques qui portaient haut la tête, sentaient ruisseler dans leurs veines un sang généreux, et avaient une âme élégiaque pleine de compassion pour les misères de l'humanité. Son premier recueil, parfaitement un dans sa tendance, est varié dans la forme et dans le choix des sujets. Il ne nous semble pas que J. Reboul ait jamais voulu suivre les traces d'aucun maître; c'est en gardant son indépendance qu'il a surtout mérité de fixer les regards.

La critique lui a reproché de ne pas faire entendre des accents auxquels on pût reconnaître le barde échappé des rangs du peuple; elle eût voulu que le boulanger se révélât surtout dans ses vers. Il ne pouvait en être ainsi. Le poëte a bu, comme tant d'autres, aux tristes sources de la science; c'est un homme mûri au soleil de la civilisation des grandes villes; il a lu et médité. Il plonge le regard dans l'histoire avec une vive pénétration, et prononce sur les hommes et sur les choses des jugements d'une grande sagesse.

Nous avons textuellement emprunté ces détails bio-

graphiques et la plupart de ces appréciations à la *Galerie de la Presse*, et surtout à l'intéressant travail publié à Lyon par M. Collombet. Un artiste distingué de la même ville, M. Pénin, a reproduit avec un rare bonheur et une grande habileté les traits du poëte sur une médaille en bronze.

D'autres voix poétiques sorties des rangs du peuple sont venues s'unir à celle du boulanger de Nîmes. Jean Reboul aura eu la gloire d'être le précurseur de cette émancipation dans laquelle M. de Lamartine a vu en se réjouissant « l'égalité des intelligences, lorsque Dieu et la nature les ont faites égales, se manifestant dans les lettres; les nobles études appelant tous à tout, élevant le niveau commun, confondant les classes, faisant vivre du même pain intellectuel tous ceux qui vivent du même pain du jour, et réalisant dans le domaine de la pensée cette république des intelligences où les droits ne sont que des dons de Dieu, où les fonctions ne sont que des services, où la dictature n'est que du génie. »

Ce qui doit encore frapper et réjouir le sage en écoutant ces voix populaires, c'est la pureté de leurs accents. Lorsque tant d'autres, avec des motifs de bénir, maudissent et blasphèment, du sein de leurs privations et de leurs angoisses journalières ceux qui ont su partager leur vie entre les humbles travaux manuels et la noble culture de leur esprit n'élèvent

que des chants de louanges, d'austère morale et de pieuse résignation. C'est un heureux symptôme, qui doit nous consoler de bien des plaies actuelles et fortifier notre foi dans l'avenir.

A.

DÉDICACE.

A

M. A. DE LAMARTINE.

Il y avait autrefois à la porte des églises une table en pierre sur laquelle on exposait les enfants abandonnés, afin qu'ils trouvassent dans la charité des fidèles une paternité que leur refusait la nature. Les premiers jours de mon existence littéraire furent semblables à ceux de ces infortunés. Je vis longtemps passer l'indifférence devant moi ; mais enfin vous parûtes, et

la pauvre muse délaissée, réchauffée aux rayons de votre gloire, revint à la vie et à l'espérance, et multiplia ses chants jusques à former ce volume, qui, sans vous encore, n'aurait peut-être pas vu le jour. A qui pourrais-je en offrir la dédicace, sinon à vous, ô mon illustre protecteur?

J. REBOUL.

Nîmes, avril 1836

M. DE LAMARTINE

A J. REBOUL.

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux
Dédaigne des palais la pompe souveraine :
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couvre, en souriant, un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs!

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour!

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courants,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans.

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité;

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller.
Souviens-toi de Jacob! les songes du génie

Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,
Qu'une pierre pour oreiller !

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers ;

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,
Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme
Éclairait son étroit foyer,

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre
Riche des simples fruits que le champ faisait naître
Et d'un pain qui suffit au jour !

REPONSE

A M. DE LAMARTINE.

Mon nom, qu'a prononcé ton généreux délire,
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté;
Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
Se revêt d'immortalité.

S'il est vrai que ma muse en plus d'une mémoire
Ait laissé des accords et des pensers touchants,
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire!
Mes chants naquirent de tes chants.

C'est toi qui, faisant naître en mon âme ravie
Cet espoir de laisser un noble souvenir,
Me fais sacrifier, chaque jour de ma vie,
Sur les autels de l'avenir.

C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière
Qui se laisse tomber du haut du firmament,
Et qui sur le palais comme sur la chaumière
Se repose indifféremment.

Tu t'abattis vers moi : des sphères immortelles
Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux;
Et soudain comme toi je secouai mes ailes,
Et nous partîmes pour les cieux!

Quelle extase inconnue a subjugué mon être!
Quel jour éblouissant mes yeux ont vu paraître!
Et quel concert ai-je entendu!
Dans ces ravissements mon âme s'évapore;
Et je voulais franchir quelques mondes encore.....
Sans toi je m'y serais perdu!

Mais tu m'as dit : « Voilà l'inflexible barrière;
« Tu vas voir s'éclipser nos songes de lumière.
« Descendons : les ordres divins
« Veulent que ce bonheur, ces clartés sans mélange,
« Passent rapidement, pour que l'homme de l'ange
« N'envahisse pas les destins.

« Attendons que le temps ait achevé sa course,
« Que la mort à l'esprit abandonne la source
« De cette pure volupté,
« Que des jours éternels l'astre éternel se lève;
« Alors, la terre alors ne sera que le rêve,
« Et le ciel la réalité. »

Et quand tu me rendis aux terrestres domaines,
Je sentis s'allumer une fièvre en mes veines
Dont rien n'a pu calmer l'ardeur,
Si ce n'est une lyre entre mes mains vibrante
Et faisant apparaître une image enivrante
De tout ce qu'éprouva mon cœur.

Rayons dont s'inonda mon avide paupière,
Et comment, replongé dans cette ombre grossière,
Comment ne pas vous exalter?
Ineffables accords des célestes génies,
Comment, en retrouvant d'humaines harmonies,
Comment ne pas vous répéter?

POÉSIES DE J. REBOUL.

LIVRE I.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Elégie à une Mère.

— 1828. —

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh ! viens avec moi !
« Viens, nous serons heureux ensemble
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse :
« L'âme y souffre de ses plaisirs ;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non ; dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler ;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau ;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère !... ton fils est mort !

SOUPIR.

Tout n'est qu'images fugitives ;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives
Abusent des lèvres fictives :
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe;
Tout trône est artificiel,
La plus haute gloire succombe;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueils sur son passage;
Et rien n'est calme que le ciel.

CONSOLATION SUR L'OUBLI.

— Septembre 1833. —

Goutte à goutte longtemps dans ma coupe modeste
J'ai recueilli des fleurs l'humidité céleste.
Si la main de l'oubli me la renverse alors
Que je l'aurai remplie à couler par les bords,
Le ciel me donnera de contempler sans peine
Mes odorants travaux répandus sur l'arène,
Et le jour accablant de chaleur et d'ennui
Dévorant ces parfums enlevés à la nuit.
Le rossignol caché sous la feuillée épaisse,
Avant de dérouler sa voix enchanteresse,
S'informe-t-il s'il est dans le lointain des champs
Quelque oreille attentive à recueillir ses chants?
Non; il jette au désert, à la nuit, au silence
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence.

Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.
Toute fleur ne naît pas, brillante sur nos rives,
Pour le sein des amours ou le front des convives,
Pour tomber sous les doigts d'un jeune Éliacin
Et parer de festons les voûtes du lieu saint.
Ah ! loin d'en être ainsi, le sort du plus grand nombre
Est de naître, briller, et se flétrir dans l'ombre.
Combien de diamants, dans la terre enfouis,
Ne brilleront jamais aux regards éblouis !
Que de jeunes beautés, ravissantes colombes,
Sans passer par l'hymen descendront dans leurs tombes !
Que de germes éclos aux rayons du soleil,
A peine réveillés, rentrent dans le sommeil !
La Mort, de tant de morts nullement assouvie,
Veille comme un dragon aux portes de la vie ;
La moitié des destins s'accomplit seulement,
Et tout n'est ici-bas qu'un grand avortement.
Oh ! qui justifiera cette injustice immense?...
Mais la terre n'a point toute notre existence.
Ne nous abattons point si mon luth inspiré
Des hommes pour toujours doit rester ignoré.
Si l'indignation en surprend ta pensée,
Oh ! ce sera, mon âme, une plainte insensée,
Un moment écoulé dans l'oubli du Seigneur,
Qui, comme un vent de mort, nous passe sur le cœur.
La lyre ne doit pas te rendre infortunée ;

Remercions le ciel de nous l'avoir donnée ;
Il est quelque plaisir qu'elle nous fait goûter,
Et tu t'épanouis en t'écoutant chanter !
Et mon front soucieux éclaircit ses nuages,
Comme au son de l'airain avortent les orages.
Les ombres de l'oubli préservent de l'orgueil,
Et la célébrité n'est qu'un plus grand écueil.
Un grand nom coûte cher dans les temps où nous sommes;
Il faut rompre avec Dieu pour captiver les hommes.
La gloire trop souvent apparaît sur un front
Comme germe le doute au cœur qui se corrompt,
Comme l'on voit sortir des moissons plus fécondes
D'un terrain humecté par des vagues immondes.
Que d'esprits, transportés sur la cime du mont,
N'ont pas pu résister aux pompes du démon,
Et, pour s'approprier des royaumes célèbres,
Ont adoré les pieds de l'ange des ténèbres !
De mon astre soumis loin des destins pareils !
Hélas ! mes yeux ont vu tomber tant de soleils !
Si je venais jamais à franchir la limite,
Ramène-moi, mon Dieu, dans la borne prescrite ;
Car l'esprit, une fois échappé de ta main,
Se fatigue à bondir et ne fait nul chemin.

A M. Alexandre Dumas.

LES ARÈNES DE NIMES.

I.

Reste d'un vieux géant, débris dont la stature
Du Nîmes d'autrefois peut offrir la mesure,
L'étranger est plongé dans un profond émoi
Quand tes vastes contours s'offrent à ses paupières ;
Mais tant de fois, enfant, j'ai dormi sur tes pierres,
Qu'elles sont sans rêve pour moi.

J'ai tant de fois ouï, l'hiver, dans la nuit sombre,
Les mille voix du vent sous tes voûtes sans nombre,
Que je n'y sais plus voir, transfuges du trépas,
De leur dernier soupir non encor satisfaites,
Les ombres de tous ceux qui sont morts dans tes fêtes,
Recommençant leurs vieux combats.

Et tant de fois, le soir, de nos fêtes publiques
La résine à mes yeux éclaira tes portiques,
Que les rouges reflets jetés sur tes arceaux
Ne me rappellent plus cette nocturne orgie
Où Rome, courtisane à la sombre énergie,
Brûlait des chrétiens pour flambeaux.

Aussi, quand je t'amène une amitié choisie
Pèlerine de l'art et de la poésie,
Je lui laisse chercher la place de César,
Celle des proconsuls et des nobles familles,
Et celle que Vesta réservait à ses filles
Dont l'index était un poignard [1].

Rêvant à d'autres jours, mon esprit sympathique
Refait du souvenir son enceinte gothique
Catholique berceau de notre saint Castor,
De tes vieilles maisons la multitude obscure [2]
Rampant sur tes gradins comme une moisissure
Sur l'écorce d'un chêne mort.

Et je crois encor voir l'essaim de jeunes filles
Qui chantaient en filant le lin de leurs familles

[1] Le dernier coup était porté au gladiateur vaincu à un signal de la vestale qui occupait une place d'honneur aux amphithéâtres.

[2] Ces maisons, qui renfermaient près de 2,000 habitants, ont existé jusqu'à la fin de l'Empire.

Sur un sol où le meurtre eut une ample moisson,
Comme on voit quelquefois la colombe timide
Faire son nid aux lieux où le vautour avide
A cent fois rougi le gazon ;

Le figuier dérobant sous ses feuilles sauvages
Le cintre d'un portail corrodé par les âges
Comme un sombre sourcil sur un œil africain,
Et les débris pendants des tourelles mauresques
Où tes preux, prononçant leurs vœux chevaleresques,
Prenaient à témoin saint Martin [1] ;

Soldats bardés de fer, dont la dague et la lance
Faisaient avec ta pierre éternelle alliance,
Et qui pour elle ayant essuyé mille assauts,
Naïfs profanateurs des romaines merveilles,
Firent tout bonnement, belliqueuses abeilles,
Leurs cellules de tes arceaux.

Car il fut une époque où Rome délaissée
Dans tous les souvenirs se voyait abaissée,
Où les grands monuments qui faisaient son orgueil
Furent humiliés jusqu'à l'état d'usine,
Où le Goth, sans respect pour sa cendre divine,
Fit une auge de son cercueil.

[1] Gens d'armes commis à la garde de l'amphithéâtre, transformé en château fort pendant les guerres des Sarrasins, et qu'on nommait *chevaliers des Arènes*.

II.

Puis je laisse égarer mes yeux parmi la foule
De tous ces noms inscrits sur le gradin qui croule,
Noms obscurs qui, des temps prévoyant le reflux,
Étreignent ce qui meurt pour vivre un jour de plus;
Tant tout ce qui se sent et peut se reconnaître
Redoute de tomber du vieil arbre de l'être;
Et, voyant qu'à nos vœux la mort dit toujours non,
On cherche à s'y soustraire en lui jetant un nom.
Et ce n'est pas ici la gloire ou la puissance,
Les favoris du glaive ou de l'intelligence:
D'ouvriers voyageurs on y lit l'humble nom,
Avec les attributs de leur profession.
Leur couteau de la pointe a creusé chaque lettre,
Dont la forme vous dit l'âge qui les vit naître.
Dans un cœur entouré par un fer à cheval
C'est: *Dauphiné l'Amour, compagnon maréchal;*
Et puis, sous une croix à l'indécise empreinte:
Jean Baucicault, suivant Loys en Terre-Sainte;
Puis des milliers de noms effacés, confondus,
Comme ces feux du ciel dans le lointain perdus
Qui fatiguent l'esprit et l'œil de la science
Par leur infinité comme par leur distance.
Ainsi l'esprit petit, comme l'esprit géant,
S'efforce d'échapper au gouffre du néant;
Et cela toutefois console le poëte

Qui, souvent affligé d'une honte secrète,
S'était cru, se sondant et se trouvant si vain,
Quelque vase fêlé de l'atelier divin,
Un avorton formé d'orgueil et de misères,
Dont l'esprit n'avait rien de l'esprit de ses pères,
Et dont l'ardente soif de l'immortalité
N'était qu'une fatale et triste infirmité.
Mais, si tout craint de choir dans cet abîme sombre
Où tout se précipite et tout se change en ombre,
Le poëte, ici-bas, est un homme plus fort,
Plus puissamment armé pour combattre la mort,
Un des aînés choisis d'une race divine
Qui se souvient le mieux de sa noble origine,
Et qui dit d'une voix plus tonnante au trépas :
« Je suis né pour la vie, et n'obéirai pas :
« Dans le fond du sépulcre où tu me fais descendre
« Mes hymnes donneront la parole à ma cendre ;
« Je laisse en m'en allant de quoi t'anéantir :
« Je t'ai tuée, ô mort ! avant que de mourir ;
« Et j'ai fait avancer pour moi le jour suprême
« Où tu ne pourras plus dévorer que toi-même,
« Où tout viendra te dire avec dérision :
« Qu'as-tu fait de ta faux et de ton aiguillon ? »
Et, radieux d'avoir reconquis son estime,
Il rend grâce au Très-Haut de cet instinct sublime
Qui, sur ces grands débris où triomphe le sort,
A trouvé des pensers qui terrassent la mort.

LE TROUBADOUR D'OCCITANIE.

— 1829. —

Toque de moire, aigrette blanche
Ornaient son front toujours serein ;
Œil doux et vif, allure franche,
Il avait le cœur sur la main.

Désirs orgueilleux de sa vie
Ne troublent la félicité ;
Il voit le manoir sans envie
Et la chaumière sans fierté.

Le nécroman et la sorcière
N'ont point de part à ses concerts :
Il est enfant de la lumière,
Et non de la nuit des enfers.

Sa lyre, où le zéphyr caresse
Rubans aux brillantes couleurs,
Chante la rose, la jeunesse,
Tout ce qui fait battre les cœurs,

Le premier baiser d'une amie,
Le premier souffle printanier,
Et le ciel bleu de sa patrie,
Et ses champs où croît le laurier,

Ou, vers la couche nuptiale
Conduisant de jeunes amants,
Sa voix de la fleur virginale
Saluait les derniers moments;

Ou bien, partageant les délices
De quelque couple fortuné,
Elle appelait des sorts propices
Sur la tête du nouveau-né.

Mais quand des gloires solennelles
Sollicitaient un noble essor,
Son esprit dirigeait ses ailes
Vers un espace vierge encor.

Il disait l'héroïque Charles,
Avec les comtes toulousains,
Dans les champs de Nîmes et d'Arles
Exterminant les Sarrasins.

Il disait la célèbre histoire
Des chevaliers morts triomphants
Et les larmes de la Victoire
Qui redemandait ses enfants ·

Et, des fastes de la vaillance,
Parfois ses accords complaisants
Descendaient jusqu'à la cadence
De la ronde des paysans.

Mais alors pour lui nul salaire ·
Le noble enfant du gai savoir
Chantait gratis à la chaumière
Quand on le payait au manoir.

Souvent même, ange secourable,
Au riche il donne sa leçon,
Et dans la main du misérable
Il met le prix d'une chanson.

Ainsi, l'honneur et l'harmonie,
La bienfaisance et les amours
Du ménestrel d'Occitanie
Tissaient les adorables jours.

Et, quand le ciel coupait leur trame,
Pressant une croix sur son cœur,
Paisiblement il rendait l'âme,
Et s'endormait dans le Seigneur.

Serfs dont il charma les misères,
Bachelettes qu'il fit danser,
Preux dont il célébra les guerres
Avaient des larmes à verser.

Et, sur le saule de sa tombe
Tous les soirs reposant leur vol,
Venaient soupirer la colombe
Et se plaindre le rossignol.

L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR.

— 1828. —

Zéphyr, du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle :
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin,
J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,
Ah ! dis-moi, quand reviendras-tu
Me ranimer par ta présence?
Je suis, hélas ! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux,
Quand l'anneau d'étoffe écarlate
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin :
J'étais presque de ta nature,
Nous partagions même toiture
Et même pain.

Quand la naïve damoiselle
Du doigt indiquait notre tour,
« Là-haut demeure, disait-elle,
« Et chante avec son hirondelle
« Le troubadour. »

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi :
Qui peut t'empêcher d'y paraître ?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami ?

Non, tu ne m'es pas infidèle :
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle,
A ton retour !

Ou, volant à perdre courage
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur!

Hélas! dans la campagne immense
La fleur va faire place au fruit,
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix si joyeuse et si vive
N'aura plus que de tristes chants;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

MES PREMIERS VERS.

A la Vierge.

— 1821. —

Toi que célèbre aux cieux l'harmonie éternelle
Des archanges ravis, des séraphins ardents,
Vierge, accepteras-tu d'une lyre mortelle
Les profanes accents?

Oh! toujours indulgente envers la créature,
Tu les accepteras; mais pourrai-je jamais
Exalter dignement, reine de la nature,
Tes immenses bienfaits?

L'univers languissait dans une nuit profonde:
La voix de l'Éternel promet un jour serein.
O céleste Orient, la lumière du monde
Sortira de ton sein!

Le fils de Jéhovah se revêt de poussière,
De ton flanc virginal il veut naître mortel;
C'est par toi que le ciel habitera la terre,
Et la terre le ciel.

Quel désordre éclatant à mes yeux se présente!
Le maître des captifs vient partager le sort;
Une vierge est féconde, une mortelle enfante
Le vainqueur de la mort.

Malheureux fils d'Adam, dépouille-toi du crime :
Ève victorieuse a soumis les enfers;
Le vieux serpent vaincu se roule dans l'abîme,
Et les cieux sont rouverts.

Mais, Vierge, tes douleurs ont surpassé ta gloire.
Quels sanglots t'a coûtés le salut des humains!
Quel sang ont exigé, pour prix de la victoire,
Les célestes desseins!

Exempte du péché, tu connus nos alarmes;
Tu partageas nos maux, tu sais y compatir.
Quand on pleure avec toi, l'infortune a des charmes,
La douleur son plaisir.

Est-il de lieu, de rang où la foi ne t'implore?
Tu recueilles ses vœux, ses larmes et ses cris
Des mers de l'Occident à celles de l'Aurore,
Et du chaume aux lambris.

A qui léguera-t-il ses sueurs et sa peine,
Le pauvre laboureur d'enfants déshérité ?
Sa compagne t'invoque, et retourne certaine
De sa fécondité.

La France périssait ; mais son auguste maître
Te consacre en pleurant sa couronne de lis :
Heureuse et triomphante, elle verra paraître
Le plus grand des Louis.

Un jour, ô jour affreux ! criminelle, abusée,
Elle abolit le trône et ses antiques lois ;
Mais captive bientôt, sur leur tombe brisée
Elle pleure ses rois

Ce cèdre dont les cieux avaient reçu le faîte,
Dont les rameaux joignaient l'un à l'autre horizon,
Déplorable jouet d'une longue tempête,
N'a plus qu'un rejeton.

Veille, veille sur lui, secourable Marie !
Qu'à ta voix dépouillant sa menaçante horreur,
L'aube de l'avenir se montre à ma patrie
Pure comme ton cœur !

Que sur nous éteignant la foudre vengeresse,
L'ange de tes bontés, étoile du matin,
De ses ailes d'azur protége la jeunesse
Du royal orphelin !

LIVRE II.

A MA LYRE.

— 1838. —

Aux jours de ténèbres profondes,
Tout chantre sublime est jeté
Comme un soleil parmi les mondes,
Pour leur prodiguer sa clarté :
Astre choisi, si je dois luire,
Que mes rayons soient bienfaisants !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Aujourd'hui quel besoin immense
Du souvenir de ton berceau !
La raison passe pour démence
Et la torche pour un flambeau ;
L'orgueil recommence à construire
Au pied refroidi des volcans.

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Nos sages nous disent encore :
« Peuples, hâtez votre réveil !
« D'un plus beau jour chantez l'aurore !.. »
Et c'est le coucher du soleil.
Le lendemain ne se peut lire
Sur des signes plus effrayants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Le pouvoir dans sa main débile
Sent expirer l'autorité ;
Son drapeau descend immobile
Le long de son mât attristé ;
On appelle en vain le zéphyre
Autour de ses plis languissants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Déjà de nos derniers orages
A peine expirant dans les airs
S'élèvent les mêmes nuages
Sillonnés des mêmes éclairs.
Que des tonnerres qui vont bruire
Ne s'intimident pas nos chants :

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Et qu'importe que le vulgaire
Soit ou non pour ta déité?
De sanctuaire en sanctuaire
Il traîne sa servilité ;
L'idole qu'il voudrait proscrire
A cent fois reçu son encens.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Sous les faisceaux il rêve un maître,
Et sous un maître les faisceaux ;
Le Brutus d'hier est un traître....
Qu'attendent des arcs triomphaux.
Contre ce coupable délire
Lance des accords véhéments !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends !

D'une faveur tumultueuse
Que d'autres soient fiers de jouir :
D'une palme ignominieuse
Ma tête saura s'affranchir.
Que la vertu daigne sourire,
Voilà le prix où je prétends.

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Parcourons toute la carrière,
Quoiqu'elle soit dans le désert.
Préfère aux autels de Voltaire
Le grabat du pauvre Gilbert.
Que ma bouche, avant que j'expire,
Puisse avouer tous tes accents.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

AU CHRIST.

— Septembre 1830 —

I.

O Christ! délivre-nous de l'intime blasphème,
Où notre âme s'abjure et s'oublie elle-même,
Où, tel qu'un vil brigand, notre esprit se tient coi
Dans les sombres détours des cavernes du moi,
Et guette, protégé par les ombres du doute,
Que la foi vienne seule à passer sur la route,
Pour s'élancer sur elle, un poignard à la main,
Et l'étendre mourante au milieu du chemin!
Ce qui ne peut mourir travaille à sa ruine,
Et rejette vers toi son essence divine,
Ainsi qu'un vil présent qui manque son effet
Et qu'on fait renvoyer à celui qui l'a fait.
Que dis-je? ce n'est plus sourdement que les hommes
Évoquent du néant les désastreux fantômes :

Ces pensers ont quitté leur ténébreux séjour,
Ils volent avec l'air et bruissent au grand jour;
Et tout ce qui se voit, s'entend et se respire
Semble pronostiquer la fin de ton empire,
Dévouer à l'oubli ton autel déserté,
Si tu pouvais finir, roi de l'éternité,
Pour celui qui les fit si le temps et l'espace
Pouvaient un jour manquer de durée et de place!
Et pourtant, je ne sais quelle stupide humeur
S'obstine à mesurer tes jours à ce qui meurt,
Comme au temps douloureux de ton ignominie,
Où tu te trouvas seul avec ton agonie,
Où du haut de la croix tes bras semblaient, ouverts,
Vouloir dans ton amour étreindre l'univers.
O Christ! ta passion aujourd'hui recommence
Par un accablement plus profond, plus immense;
Plus d'un apôtre dort au moment de ton deuil,
Et, pour trente deniers que lui solde l'orgueil,
Plus d'un Judas pactise avec qui te bafoue
Et te livre à l'impie en te baisant la joue;
Et, loin qu'un désespoir rompe son cœur d'airain,
Il se présente au peuple avec un front serein!
Le mensonge envers toi redouble de vertige,
Le sophiste au pilier du savoir te fustige;
Et la dérision, riante, devant toi
A plié les genoux et t'a salué roi!
S'effrayant de tes maux, la lâcheté royale,
Te voyant recouvert d'une pourpre fatale,

Le front environné des ronces du chemin,
Et portant comme un sceptre un roseau dans ta main,
Sous l'arche du prétoire elle te fait paraître,
Croyant que la pitié te sauvera peut-être;
Mais le peuple cruel devant toi rassemblé
Une seconde fois s'est écrié : *Tolle!*

II.

Oh! les Juifs, les auteurs de ces premiers blasphèmes,
N'ayant vu qu'un rayon de tes bontés suprêmes
Et du monde sauvé n'étant pas les témoins,
Étaient moins criminels en te connaissant moins;
Mais nous à qui ton œuvre en plein s'est fait connaître,
Esclaves affranchis, nous tuons notre maître!
Et, loin d'en ressentir le plus chétif remords,
On a frappé du pied la tombe des dieux morts,
Afin que, réveillés, leur fétide poussière
Vînt usurper ta place, ô vivante lumière!
Mais de ces dieux tombés les réduits ténébreux
Ne nous ont renvoyé qu'un son funèbre et creux
Bien plus désespérant que l'absolu silence,
Et le trône des cieux est encore en vacance.
Toi seul pour l'occuper apparais assez grand....
Tu montes, au milieu d'un peuple indifférent,
Au haut du Golgotha!... Pleurante sur ta trace,
Nulle femme ne vient pour t'essuyer la face;
Nul Simon, te voyant accablé sous ta croix,

Ne s'est offert afin d'en partager le poids.
Pour étancher ta soif le fiel qu'on te présente
Est cent fois plus amer à ta lèvre brûlante.
Rien, pas même un larron qui, t'aidant à mourir,
Et demandant sa grâce à ton dernier soupir,
Vienne, par cet appel à ta divine essence,
Rappeler à la mort ta suprême puissance !
Le fils du Dieu vivant, de néant couronné,
A jamais de son père est-il abandonné ?

III.

O Christ ! à quand la fin de cette grande épreuve ?....
Il ne restera plus bientôt une âme neuve
Qui ne ressente en soi cette angoisse sans nom
Que laisse de la foi le fatal abandon :
Sacrilége qui naît jusques au cœur qui t'aime,
Qui voudrait t'adorer dans ta splendeur suprême,
Et, te voyant si sombre, est prêt à supposer
Que la vérité même a pu nous abuser;
Imperturbable ver dont le travail dévore,
Comme un premier soupçon sur celle qu'on adore,
Comme un penser cruel que l'on voudrait bannir
Et qui reste toujours dans notre souvenir.
Des piliers de granit, corrodés par ce doute,
Ont laissé sans appui le cintre de ta voûte;
Et les plus beaux soleils dont ton ciel ait relui
Sont ceux sur qui Satan a projeté sa nuit.

IV.

Pourquoi, pourquoi, mon Dieu, ne m'as-tu pas fait naître
Dans ces temps où ta loi ne faisait que paraître,
Où vers toi tout esprit allait avec amour,
Ainsi que la paupière aime et cherche le jour;
Où, de la charité révélant le mystère,
Tes disciples changeaient la face de la terre,
Lorsque l'humanité, dans le fond des enfers
Secouant les derniers anneaux de ses vieux fers,
S'endormait sur ton sein, de ta grâce inondée,
Comme fit autrefois le fils de Zébédée,
Le soir, lorsque tes mains dans un dernier repas
Eurent rompu ce pain qui sauve du trépas?

V.

Oh! si ce n'est que par un autre sacrifice
Que tu peux de la foi relever l'édifice,
Hâte-toi de mourir, pour sortir du tombeau
Et recréer encore un univers nouveau!

Meurs, afin que le monde épouvanté connaisse
Combien sans ta clarté la nuit devient épaisse;
Afin que, fatigué de chercher un appui,
Tout esprit se replie et s'accable sous lui;
Afin qu'esclave encor, l'humanité ressente

Combien des anciens jours la chaîne était pesante.
Meurs pour que, sous le fer le bon droit abattu,
La faiblesse soit crime et la force vertu;
Pour que de tes croyants s'achève le martyre,
Pour que du temple en deuil le voile se déchire,
Pour que l'impiété touche au dernier moment
Et n'ait plus de prétexte à son égarement,
Pour que les cœurs d'airain et les rochers se fendent,
Pour que du centenier les paroles s'entendent,
Pour que chacun se frappe et s'écrie avec feu :
« Le siècle soit maudit ! le Christ était un Dieu. »

Le Christ à Gethsemani.

A SON AMI

M. FERDINAND DE CAPMAS,

ANCIEN SOUS-PRÉFET.

— Mars 1831. —

Ne nous étonnons point des mystères sublimes
Où, pour le soutenir sous le poids de nos crimes,
La faiblesse de l'Ange assista le Dieu fort;
Où, se cherchant lui-même et se trouvant infâme[1],
Le bien-aimé du ciel s'écria que son âme
Était triste jusqu'à la mort.

Ne nous étonnons point si sa douleur profonde
Augmentait en scrutant les annales du monde,
Si, du fleuve du mal interrogeant le cours,
Il fut soudain couvert d'une sueur sanglante

[1] « Le Seigneur a été fait péché pour nous. (Saint Paul, II, Corinth., v. 21.)

Et détourna les yeux d'une image accablante....
Il avait aperçu nos jours.

Il avait aperçu le deuil de son église,
La langue des enfers chez les hommes admise,
Et la nuit descendue au nom de la clarté,
L'assassinat ayant son hymne de victoire,
Et la vertu sa honte, et le crime sa gloire
Et quelquefois sa sainteté.

Il avait entendu ces sinistres paroles :
« O Christ! c'est vainement que pour nous tu t'immoles:
« A tes autels usés nul n'ose recourir ;
« Nous avons abjuré tes longues impostures ;
« Par toi l'esprit humain a reçu des blessures
« Dont il veut enfin se guérir.

« Venez, peuples, au lieu d'imbéciles hommages,
« De ce Dieu ridicule abattre les images !
« Le cœur du criminel en est parfois brisé :
« Nous ne voulons rien voir de ce qui nous condamne.
« Quand dans son char doré passe la courtisane,
« Son œil en est scandalisé.

« Que la main de l'honneur s'y porte la première!
« Soldat, frappe le Dieu qui bénit ta bannière !
« Magistrats, bannissez le Dieu de l'équité !
« Captif, brise celui qui, proscrivant ta chaîne,

« En face des tyrans dont il brava la haine
« Le premier a dit : Liberté[1] ! »

Et le Christ les a vus, dans leur sombre énergie,
Bouleverser son temple et sa sainte effigie,
Et dans des lieux souillés de débauche et de vin
Traîner en un banquet la croix, dont ils se jouent
Comme d'un convié que les autres bafouent
Afin d'égayer le festin[2].

Mais, voyant s'approcher l'heure du sacrifice,
Le fils de l'homme a dit : « Je boirai le calice,
« Et de ces attentats j'accepte encor le faix.
« Je vais m'acheminer au sommet du Calvaire,
« Et mon sang en tombant inscrira sur la terre
« Des pardons pour tous les forfaits. »

Et nous, fils de son culte, imitons son exemple !
Sur le profanateur de la croix et du temple
Gémissons : un remords peut le rendre au Seigneur
Sous notre affliction que toute haine expire !
C'est le temps de pleurer et non pas de maudire :
Le ciel même est dans la douleur !

[1] « Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » (Saint Paul, épître aux Corinthiens.)

[2] A Reims, la croix fut traînée dans un cabaret.

A M. SIGALON,

SUR SON DÉPART POUR ROME.

— Juin 1833. —

Quand on aspire à l'immortalité, c est
une grande avance que d'être chrétien.
(CHATEAUBRIAND, sur les Voyages de M. DE FORBIN au Levant.)

Et tu vas te livrer à la vague marine
Fière encor du sillon qu'y laissa Lamartine,
De l'art religieux sublime pèlerin !
Tu vas voir cette Rome aux illustres poussières,
Qui rouvre dans la mort de divines paupières,
Et dont le cercueil même est encor souverain !

Si son aigle n'a plus la terrible prunelle
Dont l'éclat foudroyant, l'homicide étincelle
Aux peuples effrayés faisait baisser les yeux,
A tous ceux dont le cœur est vide d'espérances
Elle offre pour abri ses deux ailes immenses,
Comme son Panthéon s'ouvrait à tous les dieux.

Toute grandeur déchue habite ses ruines.
Le siége de celui qu'on couronna d'épines
Doit être en harmonie au front découronné.
Rien n'y saurait blesser une altière disgrâce :
La tombe des héros est la plus noble place
Où peut venir s'asseoir un grand infortuné.

Quand la raison humaine erre en sa route sombre,
Aveugle qui tâtonne et cherche en vain dans l'ombre,
Du bout de son bâton, le mur qui la conduit;
Quand ténèbres et vide habitent seuls l'espace,
Quand le doute épuisé tombe et reste à la place
Où l'avaient amené le hasard et la nuit,

Oh! Rome encor n'a point fini ses destinées :
Elle repeuplera ses nefs abandonnées,
Et les esprits verront son fanal rebriller;
Ils se retrouveront à sa lueur amie;
Et, pour se reposer de leur longue insomnie,
Ils redemanderont son divin oreiller.

Salut en abordant à ce sacré rivage !
A cette autre patrie il te faut rendre hommage,
Sigalon ! Le Nîmois est à demi Romain :
Sa ville fut aussi la ville aux sept collines;
Un beau soleil y luit sur de grandes ruines,
Et l'un de ses enfants se nommait Antonin.

Ah ! loin d'humilier la veuve en sa cellule
Par l'ignoble dédain du sourire incrédule,
Des lèvres de Ferney plagiat odieux,
Qu'un saint enthousiasme en ses murs t'accompagne ;
Souviens-toi que la foi transporte la montagne ;
Ton pinceau sera grand si ton cœur est pieux.

L'esprit de Michel-Ange, en ses rêves sublimes,
Avait avec le Christ des entretiens intimes ;
Des encensoirs du ciel il respirait l'encens ;
Sion lui dévoilait ses mystiques annales,
Et son œil contemplait ces beautés virginales
Qui ravissent le cœur sans effleurer les sens,

Et les fronts recueillis des quatre grands prophètes
Qui sentaient l'avenir s'agiter dans leurs têtes ;
Moïse palpitant des divines faveurs,
Celui qui vient de voir Jéhovah face à face ;
La nue autour de lui tonne encor la menace,
Et les éclairs pressés y croisent leurs lueurs ;

Et les martyrs portant des palmes immortelles,
Le chérubin qui flotte en se croisant les ailes
Dans les brillants lointains des séjours fortunés,
Et les cercles sans fin des myriades d'anges,
Et l'enfer et sa nuit et ses flammes étranges
Où, comme des boas, se tordent les damnés.

Car son regard croyant évoqua la présence
Du jour du châtiment et de la récompense :
Le Sauveur devient juge et le remords est vain ;
Et des sons effrayants dans l'air se font entendre ;
Et les morts, étonnés du réveil de leur cendre,
Montent comme aspirés par un souffle divin.

Et comme un tigre ardent, dans sa sanglante joie,
Rugit entre ses dents, qui cramponnent sa proie,
En voyant arriver ses nouveaux habitants,
Innombrables moissons que prépara le crime,
Du rire des démons s'épanouit l'abîme....
L'éternité reçoit les derniers flots du temps.

Oh! si ces grands aspects par toi doivent revivre,
Aux mamelles du ciel il faut que tu t'enivre.
Tu t'es souvent moqué des risibles efforts
De ceux qui, dans la foi tuant la poésie,
Voulaient qu'elle se tînt debout comme la vie
Quand leur scalpel avait travaillé sur son corps...

Mais peut-être il est temps de m'imposer silence :
L'instant de ton départ inflexible s'avance.
Oh! rien ne bornerait la causeuse amitié
Qui veut faire passer son âme en ses paroles...
J'entends au haut du mât frémir les banderoles,
Et de l'anneau du port le câble est délié ;

Et le zéphyr plus vif dans ta voile se joue,
Et les baisers d'adieu se pressent sur ta joue...
Porte aux flots inconstants un généreux défi;
Demeure indifférent sur le calme et l'orage :
Tout, jusqu'à la tempête, entre dans ton voyage.
Tu sais comment Vernet la mettait à profit[1].

[1] Vernet peignit une tempête, attaché à la proue d'un vaisseau

A UN EXILÉ.

— 29 septembre 1833. —

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.
CORNEILLE

Ta jeune royauté prend la robe virile ;
Et le temps qui viendra ne sera pas stérile.
L'enfant d'hier, fait homme, aujourd'hui peut oser,
Et faire devant Dieu promesse solennelle
De commencer pour nous une veille éternelle.
Le chef d'un grand empire est une sentinelle
Que la mort seulement doit faire reposer.

Car le trône n'est plus, sur la terre française,
Une couche où l'on peut mieux dormir à son aise,
Où l'homme le plus fort trop souvent s'amollit.

Si le ciel veut qu'un jour ton sceptre nous régisse,
Le premier enseignant l'esprit de sacrifice,
Il te faudra debout dispenser la justice;
Le prétoire royal ne peut plus être un lit.

Il te faudra surtout, par tes propres mérites,
Refaire un Saint-des-Saints aux majestés proscrites.
Leur voile profané n'est plus qu'un vil lambeau;
Sur le velours royal le mendiant se rue;
La couronne est traînée au ruisseau de la rue;
Et la dérision, à la fête accourue,
Endosse de cent rois le glorieux manteau.

Tu viendras, pour la voir de l'honneur retrempée,
De la nuit du fourreau délivrer notre épée
Qui n'en sort qu'à la voix d'un lord de la cité.
Nos Turcarets, couverts de pourpre et de dorures,
Au timon de l'État portent leurs mains impures,
Et la France sous eux a subi tant d'injures
Qu'à son front glorieux le rouge en est monté.

Que par toi, s'embrassant d'une sincère étreinte.
L'autorité rigide et la liberté sainte
Aillent comme deux sœurs en se donnant la main.
Du Saül populaire apaisant les vertiges,
Si tu veux au pouvoir rendre tous ses prestiges,
Il te faudra marcher de prodige en prodiges
Et ne jamais faillir dans ce brillant chemin.

Quelque chose de grand se couve dans le monde :
Il faut, ô jeune roi, que ton âme y réponde ;
Les temps sont en travail pour des jours plus heureux.
Le siècle est dévoré d'incurables ulcères :
Tu n'épouseras point ses honteuses misères,
Et, de tous ses tombeaux recueillant les poussières,
Tu n'en bâtiras pas un palais ténébreux.

Sous les pieds de l'erreur la terre se dérobe ;
D'un pénible sommeil se réveille le globe ;
On reconnaît partout la main de Jéhovah.
Des îles de la mer, jadis silencieuses,
Aux nautoniers perdus sur ses eaux spacieuses
Pan fait entendre encor des voix mystérieuses
Qui lamentent ces mots : « Un vieux monde s'en va! »

L'Inde voit son autel miné par l'Angleterre ;
Les pointes du Croissant se déclarent la guerre,
Et s'acharnent ainsi que deux becs de vautours ;
Luther, à l'infini divisant son domaine,
N'a pas pu féconder la raison souveraine ;
Le problème a lassé l'intelligence humaine,
Et Babel désespère et renverse ses tours.

Chaque journée enfante et dévore un système ;
L'impiété commence à se dire anathème ;
La foi d'un souffle impur a sauvé son flambeau ;
Brisant son front d'airain contre nos cathédrales,

L'antechrist Arouet est à ses derniers râles;
Et Jésus, seul vivant dans ces morts générales,
Une seconde fois triomphe du tombeau.

Et pour édifier sur l'Europe écroulée
Au grand apostolat la France est appelée;
Le glaive de l'esprit est puissant à son bras.
Le Seigneur n'a jamais frappé sa tête altière
Que pour mieux lui montrer la céleste lumière
Et pour la relever du sein de la poussière,
Ainsi qu'il fit à Paul au chemin de Damas.

S'il reste quelques rois dont le regard s'obstine,
Qui prennent la lueur qui blanchit la colline
Pour le pâle rayon de l'astre de la nuit,
C'est qu'ils se sont couchés dans la plate campagne.
Mais toi que la rigueur de l'exil accompagne,
Que le matin surprend au haut de la montagne,
Dis-leur : « Réveillez-vous, c'est le soleil qui luit ! »

Et ne te lasse point de proclamer l'aurore
Aux mortels dont les yeux ne s'ouvrent point encore.
Oh ! ce n'est pas pour rien que, calmant notre deuil,
Le ciel par un mourant fit révéler ta vie,
Que quelque temps après, de ses enfants suivie,
Aux yeux de l'univers la nation ravie
T'éleva dans ses bras sur le bord d'un cercueil.

L'AUMONE [1].

— 1829. —

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde !
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume
Que nos crimes et nos vertus ;
Et, parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

[1] Cette pièce de vers a été inspirée à M. Reboul par les besoins pressants des pauvres et par l'épuisement des ressources de l'*Association de Charité* de Nîmes. L'appel du poëte fut entendu, et les malheureux, secourus de nouveau, purent le bénir.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière
Et trouver moins amer le moment du trépas,
Afin de ne pas voir l'espérance bannie
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le Ciel de ses bontés accompagne vos heures
Et vous rende en tout triomphants,
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.....

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités :
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphyre,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides,
Erre, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté :
Dans l'atelier désert habite le silence ;
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez : le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser,
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde !.....
Que ma faible parole, en charité féconde,
Rende tous les cœurs généreux !
Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre !
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

AUX POETES CHRÉTIENS.

A M. LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ.

— Février 1834.—

I.

Amis, n'en doutons point, la muse est prophétesse !
Ils savent maintenant pourquoi cette tristesse
Exhalée en des jours qu'ils croyaient pleins d'espoir.
Une fée autrefois, au sommet des tourelles,
Venait se lamenter par les nuits les plus belles
Et lorsque la liesse était dans le manoir.

Chacun se demandait le sujet de sa plainte...
Mais bientôt du baron la race fut éteinte :
Emmenant ses trois fils aux guerres du saint lieu,
Avant d'être vainqueurs de la tombe sacrée,
Surpris des Sarrasins, leur tête fut livrée
Au sabre recourbé de ces maudits de Dieu.

Et le château devint désert et solitaire ;
Et quand l'automne froid eut attristé la terre
Et prolongea des nuits la ténébreuse horreur,
Par les vitraux brisés introduits dans les salles,
Les quatre vents rompaient des lances infernales
Comme dans un champ clos ouvert à leur fureur.

Et la vieille légende, hélas ! c'est notre histoire.
Vous eûtes beau gémir, nul ne voulait vous croire ;
Mais voilà que l'Esprit a fui notre air mortel,
Que son temple est frappé d'un funeste veuvage,
Et que les factions, écumantes de rage,
Pour y placer leur chef s'y disputent l'autel !

Et la raison publique est semblable à la pierre
Que les chars en passant divisent en poussière,
Qui retombe et blanchit les arbres du chemin,
Obscurcit les regards du cavalier rapide,
Et redouble la soif dans le gosier aride
Du piéton qui se traîne un bâton à la main.

Et l'on n'aperçoit plus qu'immense solitude
Dans les champs du mystère ou de la certitude.
Le sable a rembruni l'espace le plus vert,
Et la matière seule en ces plaines fatales
Domine, comme on voit ces tombes colossales,
Ou ces sphinx de granit assis dans le désert.

Et les rois ont perdu le droit à la puissance,
Et les peuples celui de leur indépendance.
Quand par eux des tyrans les sceptres sont rompus,
L'anarchie aussitôt ouvre son gouffre horrible,
Et la liberté n'a que le choix inflexible
D'une soif dévorante ou des flots corrompus.

Et chacun consterné demande, en sa tristesse,
Si l'ombre peut encor devenir plus épaisse,
Si jamais telle orgie égara les esprits,
Si la confusion peut être plus complète,
Si jamais le chaos, dans le vin d'une fête,
Vit le sol plus jonché de coupes en débris.

II.

Mais vous avez jeté le cri de l'espérance...
Trinité du néant, ombre, vide, silence,
Évanouissez-vous !
L'Esprit doit revenir, ordonnant la matière,
Du chaos ténébreux retirer la lumière
Qui doit étinceler pour le salut de tous.

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des temps futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.

Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles :
Foi par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.

Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde
Mort par un oubli de la foi.
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : « Écarte ton suaire !
« Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi ! »

Déjà vieille et toute cassée,
Courtisane mise au rebut,
Qui, dans son fauteuil affaissée,
Radote tout ce qu'elle fut,
L'incrédulité décrépite
En elle-même se dépite
De voir ses amants dans l'ennui.
Plus d'un lui lance l'anathème
Et vient, ainsi que Nicodème,
Trouver Jésus pendant la nuit.

Que plus rapidement le temps se précipite,
Pour que les jours divins nous arrivent plus vite !

Car, hélas! le monde est pareil
A ces champs entr'ouverts de crevasses avides
Qui demandent l'ondée et des souffles humides
A travers leurs rameaux brûlés par le soleil.

Alors le peuple débonnaire
Bénira la main du pouvoir;
Il ne verra plus sa misère
Comme un raisin sous le pressoir;
Et, dans la justice reteinte,
La pourpre redeviendra sainte;
Ce diadème des douleurs
Qui sous ses épines fatales
Fait saigner les têtes royales
Ne sera qu'un bandeau de fleurs.

Alors la croix verra sous son ombre bénie
Mourir toute révolte et toute tyrannie;
Cet arbre, abri des nations,
Où le vieil univers vint suspendre sa chaîne,
Sera justifié par la science humaine,
Ainsi que le soleil par ses propres rayons.

III.

Mais avant que l'aube se montre
Et que le nouvel astre ait lui,

Plus d'une sanglante rencontre
Peut épouvanter notre nuit.
Vos chants, du Saül populaire
Viendront apaiser la colère
S'il se déchirait de sa main.
Le triomphe qui le contente,
Le soir, en rentrant dans sa tente,
Le fait gémir le lendemain.

Au milieu des partis approchez-vous et dites
Combien l'amour est grand et les haines petites ;
Que le remède est bien plus haut ;
Que Dieu seul peut guérir le mal qui nous accable ;
Que la vengeance n'est qu'une chaîne implacable
Où l'anneau qu'on ajoute appelle un autre anneau.

Malheur à la lyre avilie
Qui flatte un peuple dans sa nuit,
Qui chante à table, et qui s'oublie
Jusqu'à s'enivrer avec lui !
De déshonneur elle est frappée,
Ainsi que cette indigne épée
Qui, répudiant la valeur,
Au milieu de la grande place,
Pour amuser la populace,
Tourne entre les mains du jongleur.

Mais bénédiction à tout chantre sévère
Qui préfère à son front l'épine du Calvaire
Au cercle d'un laurier honteux,
Qui, parlant de sagesse à tout sanglant délire,
Au jour du grand réveil comme Job pourra dire :
« Je fus l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ! »

Dans un galetas solitaire
La mort pourra fermer ses yeux ;
Mais ses chants, rompus sur la terre,
Iront se renouer aux cieux.
Quittant cette triste vallée,
Son âme sera consolée :
Son parfum n'y fut répandu,
Comme ceux de la pénitente
A la chevelure pendante,
Que sur les pieds de la vertu.

Pour prix de cette paix saintement célébrée,
Si des hommes encor la haine enténébrée
Vous faisait subir son courroux ;
Voilés du crêpe noir que porte la victime,
Si Dieu vous destinait à combler un abîme,
Dans le gouffre en tombant criez-leur : « Aimez-vous ! »

Mourant, demandez encor grâce
Pour les erreurs de vos bourreaux ;

Dieu sait combien est efficace
Le pardon qui sort des tombeaux !
Que de vos luths, dans le veuvage,
Le vent, sur votre sarcophage,
N'arrache pas même un soupir ;
Et si quelque son s'en envole,
Qu'il soit une douce parole
Pour ceux qui vous feraient mourir.

IV.

Oh ! mes frères, pourquoi notre pieuse attente
Se revêt-elle encor d'une teinte de deuil ?
Pourquoi, comme le chant que le prêtre lamente
Lorsqu'en chasuble noire il escorte un cercueil,
A l'hymne de l'espoir mêlons-nous l'épouvante ?
Pourquoi l'esprit distrait effleure-t-il l'écueil,
Ainsi que cet oiseau qui prédit la tourmente
Quand le calme à venir se dévoile à notre œil ?
C'est que tout n'en doit pas savourer les délices :
Les grandes missions sont sœurs des sacrifices ;
La mer peut dévorer plusieurs de nos esquifs.
Avant que d'aborder au fortuné rivage,
Il faut doubler un cap parsemé de rescifs :
De cruelles tribus y vivent du naufrage ;
L'Adamastor du mal peut soulever l'orage.
Voilà pourquoi nos fronts se sont courbés pensifs...
Cependant les zéphyrs de la nouvelle terre

Apportent jusqu'à nous les parfums de ses fleurs.
Encore, encore un jour : de la mer solitaire
L'horizon calmera l'angoisse de nos cœurs ;
Nos regards, abusés par des plages fictives
Que simulaient au loin de flottantes vapeurs,
Dans leur réalité contempleront les rives
Qu'a promises le Christ à ses navigateurs.

M. L'ABBÉ F. DE LAMENNAIS.

— Août 1834. —

Conquérant des esprits, roi de l'intelligence,
En de divines mains abdique la puissance;
Tu seras bien plus grand en abaissant ton front.
Je sais l'immensité de ta douleur intime :
Il te faut immoler une raison sublime;
Mais, malgré les clameurs de l'ange de l'abîme,
C'est un céleste hommage et non pas un affront.

Quel que soit l'horizon que ton regard embrasse,
D'autres plus loin encore élargissent l'espace
Et font tomber soudain tous orgueilleux transports.
Dieu seul en même temps voit tous les points du globe

Et quel jour est écrit sur les teintes de l'aube :
Mais l'homme voit un point, un autre se dérobe,
Et notre esprit se trouble à saisir les rapports.

Vainement la science, en son orgueil suprême,
Dit que, renouvelant sa force d'elle-même,
Notre raison toujours à notre raison luit;
Que du phare du Christ la lumière éclipsée
Brille inutilement à la vue offensée :
Comme si cette mer où flotte la pensée
Ne pouvait éprouver la tempête et la nuit!

Ton doigt intelligent indiquait une route :
Le Seigneur en a cent, en a mille sans doute.
Qui soupçonnait la mer tombant sur Pharaon,
Et cette arche, captive aux mains de l'infidèle,
Renversant ses vainqueurs et leur dieu devant elle,
Et, pour nous démontrer que la vie est en elle,
Recouvrant de rameaux la verge d'Aaron?

« Les princes, nous dis-tu, vieillards au teint livide,
Se couvrent vainement de leur pourpre splendide :
Leur ulcère commence à pourrir leur manteau;
La dissolution de jour en jour s'opère.
Peuples, si vous voulez une ère plus prospère,
Ainsi que l'Africain égorge son vieux père,
Par pitié dans leur sein enfoncez le couteau!

« Ils ont rendu du Christ la parole inféconde :
Qu'ils tombent, et le ciel descendra sur le monde,
Et vous verrez le jour de l'ombre indépendant !
Vos vieillards seulement vous rendront la justice ;
Dans les cœurs renaîtra l'esprit de sacrifice.
Honneur à qui combat pour que ce temps surgisse ! »
Rêve de Lamennais, mais rêve cependant.

Hélas ! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente,
La populace aussi compte une ère sanglante.
Alors la liberté voila ses yeux de pleurs ;
Le tyran en haillons n'en fut que plus farouche.
Tout système a passé par la pierre de touche :
Jamais le genre humain, se tournant sur sa couche,
N'a pu complétement endormir ses douleurs.

Chaque jour qui se perd dans l'abîme des âges
Ne varie, après tout, que l'aspect des orages,
Et ne fait que changer le mode de souffrir.
Toi-même tu l'as dit, l'exil est sur la terre ;
Les cris de l'opprimé ne s'y peuvent pas taire ;
L'injustice y possède un sceptre héréditaire
Qu'à son poignet de fer nul ne pourra ravir.

Et puis, quelle que soit la nuit que l'on abhorre,
Du candélabre éteint la mèche fume encore,
Et l'esprit saint a dit qu'il ne l'éteindrait pas.
Ninive a parcouru la moitié de l'abîme :

Le Seigneur l'en retire et pardonne à son crime.
Ézéchias, chantant son cantique sublime,
Trompe l'avidité du gouffre du trépas.

Je n'attends pas ici le céleste royaume,
J'attends ce demi-jour où peut prétendre l'homme.
Je crois que tous ces os blanchis et parsemés
Sur ce désert sans fin que le soleil dévore
Sous un souffle vivant se lèveront. J'ignore
S'il viendra du couchant, s'il viendra de l'aurore;
Mais je crois fermement qu'ils seront ranimés.

O grand homme, pardonne à ce hardi langage!
Sur ton front foudroyé d'autres jettent l'outrage;
Mais mon cœur a banni tout sentiment amer.
Ah! loin de t'affliger, que ma voix te console!
C'est toi qui la formas, c'est ta propre parole,
Un parfum qui retombe au sein de sa corolle,
Un modeste ruisseau qui retourne à la mer.

Une angoisse accablante a submergé ton être;
Ta veillée est semblable à celle de ton maître,
Quand le calice amer s'offrit devant ses yeux.
De l'esprit séducteur la perfide louange...
Les reproches divins.... Il te faudrait un ange
Afin de t'assister dans ce combat étrange
Qui te plonge aux enfers ou te remonte aux cieux.

Aussi nous supplîrons le Seigneur en silence
Que tes jours d'autrefois pèsent dans la balance,
Si sous la main du Christ encor tu te cabrais,
Pour que sur ses genoux enfin tu te reposes,
Et que ses doigts divins sur tes paupières closes
Passent, et, les ouvrant, te fassent voir les choses
Qu'il dévoilait jadis à l'ange de Cambrai.

SAINTE-HÉLÈNE,

OU

ANATHÈME ET GLOIRE.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

Tour à tour se croisant dans leur vol spacieux
Entre l'immensité des ondes et des cieux,
Entre deux univers, échos de leurs paroles,
Dont les sons solennels émeuvent les deux pôles,
Deux fantômes sur un écueil,
Proclamant des exploits et des crimes célèbres,
De sublimes lueurs ou d'horribles ténèbres
Couvrent la pierre d'un cercueil.

PREMIÈRE VOIX.

De l'ange, fléau du guerrier,
Il eut l'épée étincelante ;
Le vautour suivait son sentier,

Et les ailes de l'épouvante
Étaient aux flancs de son coursier.

DEUXIÈME VOIX.

Dans sa brillante carrière,
Son coursier dans la poussière
N'a point foulé tous les droits ;
De cette comète errante
La crinière flamboyante
N'a fait pâlir que les rois.

PREMIÈRE VOIX.

Plus d'un infortuné royaume
Eut le sort de son souverain,
Et fut égorgé comme un homme
Attendu sur le grand chemin.
Le terrible bandit, radieux de ses crimes,
Après avoir fouillé le cadavre étendu,
Disait avec jactance au Français confondu :
« Tiens, prends ces dépouilles opimes ;
« Nous réglerons plus tard ce qui me sera dû. »

DEUXIÈME VOIX.

Accourez, accourez, jours brillants de sa vie,
Chasser l'ombre de son tombeau !
Quand, dans la nuit de l'anarchie,
L'autorité par lui ranima son flambeau ;

Quand, triomphateur jeune encore,
De chefs-d'œuvre captifs dotant nos muséum,
Il releva l'étendard tricolore
Des turpitudes du Forum,
D'une fange sanglante il nettoya nos armes,
Et, rappelant la gloire à nos fronts avilis,
Il fit de la hache des Carmes
Le noble glaive d'Austerlitz.

PREMIÈRE VOIX.

Oui, mais la Liberté, sa mère,
Lui vint bientôt, dans sa douleur amère,
Dire : « Parricide effronté,
« Je sais à quel dessein ton âme s'abandonne.
« Mon cadavre pourra t'exhausser jusqu'au trône :
« Eh bien ! punis ces flancs de t'avoir enfanté ! »

DEUXIÈME VOIX.

Qui ? lui, Domitius ?... Non, non, ce fut Octave,
Et le peuple sous lui s'applaudit d'être esclave.
Le peuple sait ce qu'il lui doit :
Il dépouilla par lui l'ignominie antique,
Et, pour faire tomber l'arrogance héraldique,
Il n'a qu'à le montrer du doigt.

PREMIÈRE VOIX.

La plèbe chèrement paya cet apanage :
La frontière n'est plus qu'un cercle de carnage ;
Que de mères au désespoir !

Le tyran recrutait aux bornes de l'enfance,
Barbare pourvoyeur de ce champ de vaillance
Qui n'était plus qu'un abattoir.

DEUXIÈME VOIX.

La plèbe s'éleva par le mode ordinaire:
La douleur purifie et la mort régénère.
Tout équinoxe est orageux :
Une vieille saison descendait dans l'abîme,
Une autre apparaissait sanglante, mais sublime;
Et tout peuple grand est heureux.
Du terrible empereur la mémoire est bénie;
La populace encor reflète son génie,
Ainsi que l'Océan le céleste flambeau.
Accourez, accourez, jours brillants de sa vie,
Chasser l'ombre de son tombeau!

Quand, dans ses belliqueux vertiges,
Vers l'Orient prenant l'essor,
Au sol qui vit tant de prodiges
Son génie en fit voir encor;
Quand vers la grande pyramide
Tournant son index intrépide
Et ses regards étincelants,
Contre des forces inégales
Pour voir ces luttes colossales
Il appela quatre mille ans,

Et les quatre mille ans du passé se levèrent,
Et du surnom de grand en chœur le proclamèrent,

Et dirent : « Enfin aujourd'hui
« Le monde a vu s'accomplir le mystère
« De cette trinité de gloire militaire,
« Alexandre, César et lui ! »

Tout fêta sur ces bords son triomphe suprême :
Le soleil redonna l'harmonie à Memnon,
Le palmier détacha ses branches de lui-même,
Les sept bouches du Nil murmurèrent son nom,
Et la mer le reçut, et la voix de son onde
Le redit à son tour aux quatre coins du monde;
Tous les vieux Pharaons se levèrent d'effroi,
Et firent tressaillir leurs tombes éternelles...

PREMIÈRE VOIX.

La victoire à Jaffa se voila de ses ailes,
Et l'univers a su pourquoi.

DEUXIÈME VOIX.

Et depuis, point de halte en son élan sublime :
D'un immense glacier il subjugue la cime,
Et tombe comme l'aigle au sol italien !
C'est un autre Annibal sans une autre Capoue.
La fortune à son char a fait don de sa roue,
Et pour lui l'obstacle est moyen.

PREMIÈRE VOIX.

Sa palme grandissait ; mais la nuit de Vincenne

En ignoble assassin changea le capitaine !
Son bras, qui rassurait, effraya le regard :
Lorsqu'à la France détrompée
Il voulut montrer son épée,
La France ne vit qu'un poignard

O nuit !... nuit homicide
Où le tyran s'assit au banquet régicide,
Et, jurant alliance aux esprits des enfers,
Du sang royal emplit sa coupe,
Et but avec l'infâme troupe
A la fortune des pervers !

Dans leur complaisance féroce,
Huit hommes, si ce nom appartient aux bourreaux,
Étaient entre ses mains atroces
Comme l'ignoble fer qui pend aux échafauds.

Il leur fut dit : « Prenez séance ;
« Dans les bassins de la balance
« Mettez la mort, et puis la mort,
« Que promptement cela se fasse. »
Il mesura leur temps, afin que le remords
Ne pût y trouver une place.

Au tribunal accusateur
Le prévenu paraît, ou plutôt la victime ;
On lui dit quel était son crime :

C'était son nom et sa valeur.
Deux mots sont prononcés : tout est muet d'horreur ;
Les visages, les cœurs, la nuit, tout était sombre ;
Rien ne troublait le silence de l'ombre,
Hors la pioche du fossoyeur.....

DEUXIÈME VOIX.

Le soleil quelquefois, dans sa course éclatante,
Peut offrir aux regards une tache sanglante ;
Mais il règne toujours au haut des cieux déserts ;
Par lui la vapeur monte et la foudre est féconde ;
La tempête, en son vol, ravage un coin du monde ;
Mais il n'en est pas moins l'âme de l'univers.

Ainsi sa main inexorable
A brisé les jours d'un héros ;
Mais, pour un trépas déplorable,
Qu'il a ranimé de tombeaux !
A sa volonté souveraine,
La Foi, s'échappant de l'arène,
Relève son temple détruit ;
Il rétablit le sacrifice,
Et tend la main à la Justice,
Qui disparaissait dans la nuit.

Le bras des bourreaux de la France
Connaît enfin l'oisiveté,
Et des autels à l'Espérance

Repeuplent le sol dévasté ;
Confiante dans son étoile,
De son long deuil quittant le voile,
La patrie a son lendemain ;
Et des œuvres de son épée
Les arts tracent une épopée
De pierre, de marbre et d'airain.

Arches portant le nom d'une grande journée,
Des deux bords de la Seine opérant l'hyménée ;
Portes au cintre colossal,
Rades où la fureur des flots est enchaînée,
Colonnes au fût triomphal,
Toi surtout qui formas ton immense stature
Avec les canons ennemis,
Tourment des rois par son glaive soumis,
Crois-tu de ses travaux nous offrir la figure ?
L'œil avec peine te mesure,
Et cependant tes flancs aux contours spacieux
N'offrent que quelques jours de sa longue victoire.
S'il eût fallu sur eux graver toute sa gloire,
Ton sommet toucherait les cieux.

PREMIÈRE VOIX.

Il releva la croix ; mais le prêtre suprême
Est par ses cheveux blancs hors du temple traîné ;
Et depuis lors le Dieu qui l'avait couronné
Au front impérial fit tomber l'anathème :

A l'esprit de vertige il est abandonné ;
Dans sa coupe a coulé ce vin de la colère
Qui mène chancelant au gouffre expiateur ;
A la nuit des enfers promettant sa lumière,
Son étoile des cieux abdique la hauteur ;
Son génie à la fin lui devient infidèle,
Aux flammes du Kremlin il va brûler son aile ;
Ses regards, jadis si certains,
Hésitent, obscurcis par des ombres funèbres ;
Il tâtonne dans ses desseins
Comme une main dans les ténèbres,
Ou bien, tête baissée, il brise son essor
Contre une insurmontable impasse.
C'est en vain que l'hiver du Nord,
Ainsi qu'un autre Adamastor,
De sa colère le menace :
Le superbe, dans son audace,
Parmi ses complaisants avait rangé le sort.

Mais, ô de son orgueil déplorables trophées !
Espace où les corbeaux s'abattent par nuées,
Où la terre, trop pleine, a revomi les morts,
Où lui-même passait d'une course pressée,
Afin d'affranchir sa pensée
De la torture du remords !
Déserts, tombeaux glacés d'héroïques victimes,
Où la neige s'étend comme un vaste linceul,
Quelles larmes assez sublimes

Pourront couler sur tant de deuil !
Sur cette plaine désolante
Quel autre Ézéchiel fera tomber sa voix ?
La patrie est comme un carquois
Vide de tous ses traits qui portaient l'épouvante.
N'entendez-vous pas retentir
Du Kalmouk rassuré la farouche fanfare ?
Que les doigts qui touchaient la lyre du plaisir
Préparent la litière aux chevaux du barbare !
Le feu de ses bivouacs a de nos Trianons
Noirci les dieux de marbre et flétri la verdure.
Paris, sœur de Byzance, a dévoré l'injure !
Les esprits belliqueux des Français aux grands noms
Ont déserté, la nuit, leur froide sépulture,
Et d'indignation fait tomber leur armure
Des parois de nos panthéons !

DEUXIÈME VOIX.

Que la honte en retombe au front de tous les traîtres
Qui, puissant, lui baisaient l'empreinte de son pied,
Et qui, lorsque le dieu fut tombé du trépied,
Allèrent lâchement s'offrir à d'autres maîtres ;
Sur tous ceux que gorgeait son or impérial,
Qui, soupirant après le repos des satrapes,
Maudissaient dans leur cœur ce juif-errant fatal
Qui leur faisait subir d'éternelles étapes !
Nuages insensés, l'éclat de vos splendeurs
N'était que le reflet de sa grande lumière :

L'astre, selon vos vœux, a fini sa carrière;
Mais son coucher vous rend à l'état de vapeurs.
Sur la terre, longtemps par sa foudre domptée,
Son aigle traîne enfin une aile ensanglantée.
Aux livides lueurs de son dernier canon,
Il tombe; mais sa chute a fait un vide immense;
Les peuples ont repris leur nuit et leur silence.
Sa gloire était leur jour, leur bruit était son nom.

L'Angleterre lui dit: « S'il faut que tu t'exiles,
« A tes pieds fatigués j'offre mon escabeau. »
Puis elle dit tout bas aux rois: « Soyez tranquilles,
« Sa prison sera son tombeau. »

Albion! Albion! nation assassine!
Tu te voudrais en vain blanchir de son trépas:
Toute l'eau de ces mers où ton orgueil domine
Pour laver ton forfait ne te suffirait pas!

O vous qui demandez au moindre vent qui passe
Si de sa voix altière il n'apporte aucun son,
Vous qui fixez toujours les yeux sur l'horizon
Pour voir s'il ne vient pas reprendre encor sa place,
Rois, comme il vous fut dit, sa tombe est sa prison.

Approchez-vous de cette couche;
Voyez, il est bien mort: plus de cruel souci.

L'ouragan en fureur ne sort plus de sa bouche,
Et pour exécuter sa volonté farouche
La foudre ne vient pas lui dire : « Me voici ! »
Je me trompe, la foudre encor lui rend hommage :
A son dernier soupir le ciel se fond en eau.
A la mort de celui qui fut un long orage,
L'éclair devait servir de funèbre flambeau.

Mais c'est son dernier bruit, et les vapeurs obscures
Regagnent l'horizon, comme de vieux soldats
Noircis par la fumée et couverts de blessures
Retournent du champ des combats ;
Et son île reprend sa torpeur solennelle.
L'oreille n'entend plus que le timide oiseau
Qui frôle la verdure en secouant son aile,
Le torrent indécis qui roule un reste d'eau,
Ou, d'un saule éploré comme une jeune veuve,
Quelques gouttes tombant sur une pierre neuve
Que l'on dit être son tombeau.

PREMIÈRE VOIX.

Quand le Seigneur éteint ce fatal météore,
Loin que ce soit la nuit, c'est le jour qui colore
Notre orient de sa clarté.
La France, sommeillant dans la captivité,
S'éveille, et sur sa couche elle repasse un rêve
Qu'elle a fait sur la liberté.
La force brute a perdu son empire ;

Le glaive de l'esprit du fourreau se retire :
Il a ses Austerlitz, ses Wagram, ses Eylau.
Des hommes du passé la ligue en vain conspire,
Il n'aura pas son Waterloo.
Le Christ, comme une mer qui dévore un rivage,
Recommence à ravir la terre à l'esclavage;
L'homme de la science a redoublé d'efforts
Afin que sa loi sainte en tous lieux se propage :
La vapeur frémissante a reconnu le mors;
On se rit de l'espace ainsi que de l'orage.

Bientôt sur tous les points le saint Verbe aura lui,
Et les peuples, dans l'allégresse,
Verront s'accomplir la promesse
Qu'il sera tout en tous, et tous seront en lui.

Qu'il ait ou non sauvé la France,
Anathème à celui qui ferma de sa main
La source de l'intelligence
Pour en sevrer le genre humain;
A celui qui, posté sur la route des âges,
Aux temps rénovateurs fit rebrousser chemin
Parce qu'il avait vu leur menaçant lointain
A d'autres dieux que lui présenter des hommages!
Qu'en cercle rassemblés autour de son néant,
Tant de jours avortés maudissent sa mémoire!

DEUXIÈME VOIX.

Qu'il dorme environné de l'immense Océan,
Vaste symbole de sa gloire!

Ainsi de ces deux voix tonnant entre deux mondes
Les peuples indécis entendront les combats
Tant que dans ces lointains climats
Les vents aux vents et les ondes aux ondes
S'opposeront avec fracas.

LIVRE III.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

— Juillet 1832. —

Revenez, revenez, beaux jours de mon enfance,
De votre aspect riant charmer ma souvenance,
Comme, dans le désert brûlant et spacieux,
Sur la verte oasis se reposent les yeux!
Mon cœur, mon pauvre cœur, à la tristesse en proie,
En fouillant le passé vous retrouve avec joie,
Jours naïfs, plaisirs purs emportés par le temps
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans,
Quand notre bon curé, d'un doigt glacé par l'âge,
Me caressait la joue et me disait : « Sois sage ! »
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir,
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir ;
Alors que, réveillé bien avant la lumière
Pour mon premier voyage, à travers la portière,
Surpris, je contemplais dans l'orient lointain,

Pour la première fois, trois heures du matin ;
Quand, pour trouver des nids fouillant dans ses bocages,
Le Vistre me voyait explorer ses rivages,
Et, dans ses fraîches eaux trompant l'ardent midi,
Goûter tous les plaisirs du vagabond jeudi,
Jour alors le plus beau de toute la semaine,
Où l'écolier se voit affranchi de sa chaîne :
Ni sombre magister qui le fasse pâlir,
Ni de ces beaux habits que l'on craint de salir,
Qui me rendaient des jours de fête et de dimanche,
Quand j'en étais paré, l'allégresse moins franche...
Mais d'où vient que ces temps, que j'évoque aujourd'hui
Pour pouvoir arracher mon âme à son ennui,
La ramènent encore à sa tristesse amère ?
Hélas ! c'est que bientôt je vis pleurer ma mère !
Mon père s'en alla par ce mal triste et lent
Qui fait voir chaque jour le soleil moins brillant,
Qui fait passer des nuits aux longues insomnies,
Qui, pour un seul trépas donnant vingt agonies,
Enlève fil à fil la trame de nos jours,
Où l'art ne peut donner que d'impuissants secours.
Que de fois, loin du lit où gisait sa souffrance,
Ma mère, avec des yeux qui cherchaient l'espérance,
A dit au médecin qui nous donnait ses soins :
«Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier ?—Beaucoup moins
Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
Se mettaient à couler, voyant couler les siennes.
Puis elle me disait : «Pourquoi gémir ainsi ?

« Enfant, de jour en jour tu deviens pâle aussi ;
« Bientôt dans la maison nous aurons deux malades.
« Va te distraire avec tes jeunes camarades. »
Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
J'entendais une voix me dire au fond du cœur :
« Comment te réjouir quand ta famille pleure ? »
Et, triste, je rentrais dans ma pauvre demeure,
Et, le front dans la main, sur la table accoudé,
Je me sentais encor de larmes inondé.

ACCABLEMENT.

— Juillet 1833. —

Et voilà tout, voilà ce que, dans notre enfance,
Nous avons salué par un cri d'espérance,
Comme le voyageur, du haut du Saint-Bernard,
Jette sur l'Italie un avide regard!
Et ce soleil brillant et ces fleuves limpides
M'ont laissé le cœur froid et les lèvres arides.
Semblable à ces éclairs de la chaude saison
Qui par un soir serein brillent à l'horizon,
Mon printemps m'attrista des présages d'automne ;
Je vis, à peine éclose, effeuiller sa couronne ;
Et l'ongle du malheur vint sur moi s'appuyer,
Ainsi que le vautour sur un jeune amandier
S'abat, et, secouant ses ailes dans ses branches,
Sur la terre à flocons fait tomber ses fleurs blanches
Je me disais pourtant : « Dans la vie avançons.

« De précoces chagrins sont d'utiles leçons ;
« Ils cimentent parfois quelque destin suprême ;
« Car l'homme est le premier complaisant de soi-même.»
Bien plus que le présent l'avenir paraît beau,
Et, d'attente en attente, on arrive au tombeau ;
Et l'on voit de ses jours décroître la lumière
Depuis qu'on se souvient d'une aurore première ;
Et le bonheur, toujours remis au lendemain,
Ressemble au feu follet que l'on poursuit en vain
La nuit dans la forêt, et dont l'âme épuisée
Est, au bord d'un abîme, enfin désabusée,
Quand des rires moqueurs et d'infernales voix
Éclatent et s'en vont mourir au fond des bois.
Car des esprits impurs l'allégresse est extrême
Quand un espoir s'abjure et se dit anathème ;
Et je sais ce qu'il est d'amer dans ce réveil,
Et je sens que j'ai fait un pénible sommeil ;
Et j'ai vu s'écouler les songes de ma vie,
Et me voilà semblable à la source tarie
Dont les feux dévorants de l'ardente saison
Ont desséché le sable et brûlé le gazon,
A l'arbre privé d'eau, mort, et dont le squelette
Dessine sur le ciel sa triste silhouette;
Et mon œil cherche en vain tous ses enchantements;
Et la mort m'a ravi des fantômes charmants
Comme pour avertir mon âme solitaire
De ne plus demander des amours à la terre ;
Et mon cœur, dans le vide et dans l'isolement,

A senti le dernier degré d'accablement.
Et quand il est blessé par un secret outrage,
Qu'une froide pâleur me couvre le visage,
Que je rentre, l'œil triste et le front abattu,
Personne qui me dise : « Oh ! mon ami, qu'as-tu ?
« Tu souffres, je le sens, car ton âme est la mienne... »
Hâtez la nuit, mon Dieu, puisqu'il faut qu'elle vienne;
Puisque chaque soleil à mon regard blasé
Se lève chaque jour plus terne et plus usé ;
Que ma barque, exposée au soleil sur la grève,
Espère vainement un flot qui la soulève,
L'arrache de ce bord qui fait son désespoir
Et dans l'illusion la berce jusqu'au soir ;
Puisque rien ne peut plus me tromper sur la terre,
Que le printemps sans fleurs et les bois sans mystère
N'ont plus de doux parfums et de charmantes voix ;
Que tout éclat pâlit sitôt que je le vois,
Que mon œil ne peut plus aimer aucune étoile
Sans que la froide mort la couvre de son voile,
Puisqu'enfin, m'abusant depuis que je suis né,
Entre le monde et moi tout paraît terminé !

Le Moulin de Génèse.

A M. CHASTAN, DE NÎMES.

— Mai 1834. —

Te souvient-il du jour où, tout rayonnant d'aise,
Nous allâmes ensemble au moulin de Génèse?
Nous nous étions promis de joyeux passe-temps
Et de riants aspects naturels au printemps,
Des bruits mystérieux de feuilles, doux à l'âme
Comme le frôlement d'une robe de femme,
Et le balancement des rameaux des bosquets,
L'abeille bourdonnant de bouquets en bouquets,
Et la source élançant son onde cristalline
Du tronc d'un saule vieux ou d'un mur en ruine,
Et dont le flot, roulant sur le caillou nacré,
D'iris, de nénuphar voit son cours diapré,
Et puis le rossignol chantant dans l'aubépine,

Qui sous de blanches fleurs dérobe son épine
Et dont l'odeur suave, et pourtant sans crédit,
Réjouit doucement l'odorat et l'esprit ;
Car il est un langage aux muettes paroles
Qui dans chaque parfum a placé des symboles.
C'était un beau moulin que nous avions rêvé,
Qu'on entend bien avant de s'y voir arrivé ,
Une meunière fraîche à la joue arrondie,
Et des enfants pareils au fruit de Normandie ,
Et le maître meunier avec ses compagnons
Otant le traversier ou menant les bignons[1] ,
Et jetant sur le bord brochet , goujon , anguille ,
Qui, jusques en tronçons, dans la poêle frétille ;
Et les petits poulets et les petits canards
Avec leur marcher lourd et leurs cris nasillards ,
Et le coq-d'inde, et l'oie à l'appétit vorace
Vers l'écluse à plein bord menant sa jeune race,
Ou venant, furieuse, au mendiant suspect
Tourmenter les haillons des ailes et du bec ;
Et le coq frappant l'air de son hardi ramage ,
Et le paon étalant son soleil de plumage ,
Et les bêlants troupeaux, le sifflet du pasteur
Qui dirige leur marche et presse leur lenteur
Quand le soleil du soir, dorant leur blanche laine,
Leur dit que pour l'étable il faut quitter la plaine ;
Et le chien aux longs poils, au collier hérissé,

[1] Outils de pêche.

Que le loup le plus fort n'a jamais terrassé ;
Bref, ce qui constitue une ferme opulente.
Mais comme le réel détrompa notre attente !
Nous nous imaginions dans notre esprit subtil
Qu'un mois d'avril toujours ressemble au mois d'avril,
Et nous allions tous deux en parfaite ignorance
Si le bien de la terre était dans la souffrance.
Voilà qu'un paysan portant un sac de peau,
Que tu connus et qui nous ôta le chapeau,
Nous dit : « Nous aurions bien besoin d'un peu de pluie,
« Mais on est si méchant que le ciel nous oublie. »
A quelques pas de là nous vîmes trois serpents
Dans un fossé tari, qui s'en allaient rampants.
La campagne était jaune, exténuée, avide
Comme un enfant qui presse une mamelle vide ;
Un vent sec et brûlant, dévoilant un ciel bleu,
Soulevait du chemin une poussière en feu ;
Les arbres ne montraient que quelques feuilles rares
Et ne jetaient sur nous que des ombres avares.
Rien du printemps, sinon quelque grillon au loin
Qui chantait, isolé dans un maigre sainfoin.
Nous marchions suffoqués de chaleur; et le Vistre
S'offrit à mes regards sous un aspect sinistre.
On aurait dit le Styx dont le fond découvert
Eût été desséché par les feux de l'enfer.
Là trois pauvres canuts, barbotant en famille,
Cherchaient dans des bas-fonds une fangeuse anguille.
Enfin à nos regards vient s'offrir ce moulin,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Véritable séjour de quelque esprit malin,
Demeure désolée à faire saigner l'âme,
Que partout le soleil entourait de sa flamme;
Misérable masure adossée à la tour
D'un reste décrépit de féodal séjour.
Deux contreforts ruinés soutenaient sa faiblesse,
Comme un bâton pliant aux mains de la vieillesse ;
Chaque pierre à la main eût cédé sans effort,
Comme la dent qui branle à la tête de mort.
Ses portes ne montraient pour toute fermeture
Qu'un sapin qui, des ans ayant subi l'injure,
Voyait tomber les clous de ses ais aux abois,
Et pour toute serrure une cheville en bois.
Ses fenêtres, au ciel béant et sans vitrage,
De la pluie et des vents subissaient même outrage ;
Leurs contrevents, pendus à des gonds impuissants,
Menaçaient de leur poids le crâne des passants.
Sur le haut de son toit est une girouette
Où, quand l'ombre descend, se pose la chouette ;
Son pivot, que cent ans ont peut-être rouillé,
Est de blancs excréments bizarrement souillé ;
Sa tôle représente en silhouette noire
Le museau d'un dragon où manque une mâchoire
Et qu'on entend crier, lorsque le vent le bat,
Ainsi qu'un vieux démon blessé dans le sabbat.
Et si vous regardez près de cette demeure,
Tout comme elle s'attriste et tout comme elle pleure :
Un puits à roue à sec offre son appareil

Au contact disloquant des rayons du soleil ;
Là sont trois grands mûriers morts, et dont la structure
Ressemble au possédé qui subit sa torture ;
Un âne est à l'attache à leurs troncs vermoulus,
Qui sur ses flancs rogneux, amaigris et velus,
Montre une plaie en sang, que fouette sa queue
Afin d'en écarter la mouche verte et bleue ;
Puis une bergerie au couvert enfoncé :
Comme un funèbre sol s'affaisse crevassé
Sur le cercueil pourri, le cintre de sa porte
Plie aussi sous le pan de bâtisse qu'il porte ;
La racine du lierre, en plongeant dans ses murs,
Les lézarda jadis et depuis les rend sûrs,
En proie aux coups du sort, comme on voit l'âme humaine
Déchirée, et bientôt plus forte de sa peine.
Là se cacha jadis un homme comme il faut,
Qui sortit pour porter sa tête à l'échafaud
Lorsque la Liberté, changée en Euménide,
Fit passer sur la France un nuage livide
Qui, sans cesse jetant des ombres de son flanc
Des sentences de mort et des éclairs de sang,
Faisait dire aux tyrans justifiés par elle :
« Voilà la liberté que vous faisiez si belle ! »

Mais le dîner se sert et l'on en donne avis.
Nous montons les degrés d'un escalier à vis,
Et là-haut nous trouvons dix à douze personnes
Qui furent envers nous cordiales et bonnes.

On s'assied : le banquet, ainsi que ceux du Nord
Où l'on buvait jadis la bière autour du mort,
Était triste et muet ; mais à chaque convive
On propose un refrain pour que la joie arrive.
L'un d'eux, à l'œil tourné, tira de ses poumons
Ces accents dont Bertram évoque les démons
Et les morts réprouvés endormis dans la terre
Que closent les arceaux du sombre monastère,
La nuit, lorsque la lune aux blanchâtres reflets
Rougit à la lueur de mille feux follets.

Mais voilà cependant que le jour se dépêche.
Et que la nuit descend silencieuse et fraîche,
Que réciproquement on se touche la main,
Et que nous, retournant par le même chemin,
D'une branche coupée aux saules du rivage
Nous nous improvisons un bâton de voyage.
Nous marchons, et déjà du plus prochain faubourg
La sombre dentelure aux derniers feux du jour
Apparaît, le champ fuit, la ville se réveille...
Mille bruits, mille aspects frappent l'œil et l'oreille.
Les hommes de l'octroi se présentent d'abord,
Comme l'onde fait voir l'écume sur son bord ;
Le parallèle éclat des lignes des lanternes,
La retraite qui bat et s'avance aux casernes ;
Des forgerons autour d'un foyer dévorant,
Dont la face en sueur s'éclaire à la Rembrandt ;
L'orgue sous la croisée aux guirlandes soyeuses,

Qui mêle un son plaintif à des notes joyeuses ;
Le sordide atelier où les pauvres canuts,
Éreintés de travail, ne sont point parvenus
A gagner le pain noir de leur triste famille ;
Et les chevaux du riche où la dorure brille,
Qui ferme strictement les stores de son char
Pour qu'un pauvre n'ait point à salir son regard ;
Le somptueux kiosque aux mille luminaires,
Aux sons retentissants des harpes mercenaires,
Où le monde élégant, sur le velours assis,
Savoure les nectars par la glace durcis ;
Le vauxhall tournoyant à la folle harmonie,
Et l'hospice qui tinte une obscure agonie
Pour celui qui demain, inhumé sans cercueil,
N'aura qu'un fossoyeur pour escorter son deuil :
Amalgame odieux, dont notre cœur se serre,
De peines, de plaisir, de luxe, de misère !

Mais peut-être un peu trop j'ai chargé mes couleurs,
Soit qu'aujourd'hui la muse amante des douleurs
Aime à faire souffrir de ce qui souffre en elle
Tous les objets offerts à sa sombre prunelle,
Soit qu'une triste fée, avant notre départ,
Ait de sa pâle main fasciné mon regard,
Ou qu'en nos jours maudits, où tout chancelle et tombe,
L'esprit soit revêtu des teintes de la tombe ;
Que, la confusion et la mort et l'enfer
En atomes sans fin se divisant dans l'air,

Et ne respirant plus que des vapeurs funèbres,
L'âme ait l'instinct du sombre et l'amour des ténèbres.
Quoi qu'il en soit, depuis, en rêvant à ce soir,
A ce qu'il eut pour moi d'accablant et de noir,
Je me suis dit que l'homme, allant dans l'existence,
Voyait toujours déchoir sa joyeuse espérance ;
Que tout départ est gai, mais sombre le retour ;
Qu'après tout, chaque jour ressemblait à ce jour
Qu'ici l'âme jamais ne sera satisfaite,
Quels que soient la durée et l'éclat de la fête ;
Que l'on erre toujours de l'espoir à l'ennui
Jusques à ce que Dieu nous ramène vers lui.

La Lampe de Nuit.

A M. REMACLE.

— Février 1854. —

I.

Dans un demi-sommeil plongé, de votre lit
N'avez-vous vu jamais la lampe qui pâlit,
Et, mourant par degrés sous l'étreinte de l'ombre,
Rend votre appartement plus lugubre et plus sombre,
Semblables aux adieux de regards défaillants,
Quand ses derniers reflets sur le mur vacillants
Font mouvoir vos habits pendus à l'aventure,
Comme un spectre échappé de quelque sépulture?
Sans fil et sans flambeau s'aventurant toujours,
Alors l'esprit s'égare en de profonds détours,
Catacombes sans fin, noire métaphysique
Où du trépas scruté l'énigme se complique,
Où, lassé de chercher, l'on se retrouve seul,

Les pieds embarrassés d'un funèbre linceul,
Où l'on se dit : « Ainsi notre existence usée,
Comme cette lueur, à son huile épuisée
Un jour demandera quelques heures de plus ;
Mais les terrestres vœux resteront superflus ;
Il faudra sans délai que notre nuit s'opère.
Comme l'oiseau plaintif qu'aspire la vipère,
Par le béant tombeau nos jours sont attirés.
Les pieds joints et les bras le long des flancs serrés,
On croit ouïr sur soi la terre qui s'écroule,
Comme un tambour drapé qui dans le lointain roule,
Et les traînants versets de la sombre oraison ;
Et l'on dit au cercueil : « Tu deviens ma maison ; »
A l'oubli : « Creuse encor ma couche plus profonde
« Pour mieux me séparer de tout contact du monde,
« Car si je revivais dans quelque temps, chacun
« Me verrait revenir comme un hôte importun ;
« Tant ce qu'on ne voit plus la mémoire l'oublie,
« Et la place qu'on laisse est promptement remplie. »
Et voilà ce qui fait que les morts rarement
Quittent pour nous parler le fond du monument ;
Et Dieu seul peut savoir combien l'indifférence
Dans la cité funèbre allonge la souffrance.

II.

Quoi ! ce corps délicat, amant des voluptés,
Ces regards que les cieux enivrent de clartés,

Ces organes si prompts par qui l'âme est servie,
Et si bien en accord dans l'hymne de la vie,
Tout cela ne sera qu'un avorton du temps
Que la mort doit reprendre après quelques instants!
Tout cela ne sera que des lambeaux putrides,
Et puis des vers, et puis des ossements arides
Que peut-être en sifflant, un jour, le fossoyeur,
De la faim du tombeau robuste pourvoyeur,
Doit briser en creusant une fosse nouvelle,
Ou, par un temps humide, en nettoyer sa pelle;
Puis, réduits en poussière, enfin se résumer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait nommer,
Qui s'abîme, se perd au sein de la matière,
Dans ce globe qui n'est qu'un plus grand cimetière,
Où le pied en marchant ne peut être appuyé
Sans fouler une part du genre humain broyé,
Où l'on ne peut marquer un pouce de surface
Dont la mort mille fois n'ait déjà pris la place!

III.

Et quand on pense encor qu'en ce moment si court,
L'essaim des passions et des douleurs accourt,
Et s'acharne sur nous, dans sa barbare joie,
Comme plusieurs vautours sur une même proie;
Que le ver de l'ennui ne sommeille jamais,
Que l'on sent le dégoût caché sous tous les mets,

Que le vin le plus pur dont l'âme est réjouie
Dans le fond de la coupe a toujours quelque lie ;
Que l'amitié sacrée et le suave amour
Ont besoin d'être vus sous quelque demi-jour,
Que par un plein soleil souvent on les blasphème ;
Que c'est toujours autrui qui s'aime dans nous-même;
Que l'on ne peut goûter le plus chétif plaisir
Si l'esprit ne descend jusques à s'étourdir,
Comme ces condamnés aux lions de l'arène
Qui, se versant entre eux l'ivresse à coupe pleine,
Dans une délirante et bachique vapeur
Du supplice prochain enveloppaient l'horreur,
Ah ! l'on serait tenté de prendre l'existence
Comme un présent reçu des mains de la vengeance,
Comme un manteau fatal jeté sur notre dos,
Et qui doit par degrés nous brûler jusqu'aux os.
Aussi, malgré la soif que tout a de la vie
Et bien que du Seigneur la loi nous y convie,
Plusieurs de nous, voyant qu'il y faut tant souffrir,
Ont voulu de leurs mains encor la raccourcir,
Ont bravé du trépas l'affreuse incertitude
Plutôt que d'achever une épreuve aussi rude,
Ont répandu leurs jours comme un vin frelaté
Qui fait crisper la face après qu'on l'a goûté ;
Et, la vie et l'enfer jetés dans la balance,
L'enfer leur a paru plus léger en souffrance.

IV.

O toi qui fus jadis le déplorable enjeu
Du défi que Satan osa porter à Dieu,
Qui, courbé sous le poids d'un injuste anathème,
De ta plainte lugubre effrayas la mort même,
O Job, je te conçois, sinistre séraphin,
Vouant ta nuit natale à des ombres sans fin,
Et demandant au ciel si l'humaine misère
Était digne, après tout, d'enflammer sa colère;
S'il était beau de voir le bras du Dieu vivant
Poursuivre un brin de paille emporté par le vent.
Et je sens sur ma lèvre errer l'amer sourire
D'une dérision qui n'a plus rien à dire;
Et je passe soudain du mépris à l'effroi;
Et le poil se hérisse, et notre chair a froid;
Et l'on va se tâtant dans ce néant immense,
Comme pour s'assurer si l'on a l'existence;
Car l'esprit, parcourant l'espace ténébreux
Comme l'aiglon à qui l'on a crevé les yeux,
Ne voit, ne touche rien dans son vol solitaire,
S'épuise de fatigue et tombe sur la terre,
Et s'assoupit enfin dans un de ces sommeils
Plus tristes que la mort, s'ils n'avaient leurs réveils

V.

Seigneur (car l'âme, après toute folle fatigue,

Retourne vers ton seuil comme l'enfant prodigue),
On peut bien loin de toi conserver quelque espoir;
Mais on ne trouve rien que de triste et de noir;
L'esprit altier de l'homme a beau fouiller dans l'homme,
L'existence est, sans toi, le rêve d'un fantôme
Qui sent, dès que son œil commence à s'assoupir,
Sur son sein haletant le néant s'accroupir.
Qui ne te connaît point ne peut point se connaître,
Et ce que tu délaisse a déjà cessé d'être.
Seul flambeau qui nous luit dans notre sombre exil,
Si tu ne nous restais, que nous resterait-il?

A M. JULES CANONGE [1].

Lorsque de toute part le ciel tourne à l'orage,
Ami, laisse, crois-moi, ta nacelle au rivage.
As-tu, pour affronter l'assaut du flot amer,
Fait quelque pacte avec le démon de la mer?
Ou bien, pour t'opposer à l'esprit de l'abîme,
L'ange vengeur a-t-il touché ton front sublime
Et dit à ton génie : « Au nom du Dieu vivant,
« Chante dans la tempête, et va contre le vent! »
Non, du moins jusqu'ici. Comme la jeune fille
Qui, seule, en réparant le lin de la famille,

[1] M. Jules Canonge a publié en 1839 un volume de poésies contenant plusieurs pièces fugitives pleines de grâce, et un poëme fort remarquable où l'auteur a peint les souffrances du Tasse. ——— *Le Tasse à Sorrente*, dont presque tous les journaux français ont parlé avec éloge, a été traduit en italien par le comte Giuseppe Perticari, dont la traduction, où les beautés de l'original ont été heureusement reproduites, a obtenu un grand succès en Italie.

Exhale de sa voix l'ineffable douceur
Et trompe ainsi l'amour qui tourmente son cœur,
Dans ton calme printemps tu ne nous fis entendre
Qu'un hymne tour à tour riant, naïf et tendre;
Chacun en t'écoutant, doux rossignol des bois,
Se fût fait un remords d'interrompre ta voix.
Satisfait d'une gloire au modeste domaine,
Tu sus n'y point laisser de place pour la haine;
On se sentait heureux à te voir triompher,
Et nul en t'embrassant n'eût voulu t'étouffer.
Tu n'as point vu l'envie, impuissante couleuvre,
Profiter de la nuit pour baver sur ton œuvre,
Puis, d'un œil maladif, lorsque le jour se fait,
La lire, et resplendir à l'endroit imparfait.
Ta muse, en habitant le fond de la vallée,
Des orages d'en haut n'était point accablée,
Et du génie ardent ignorant les douleurs,
Ne respirait que l'ombre et le parfum des fleurs.
Plaise à Dieu que jamais ton âme ne regrette
Ces jours calmes et purs coulés dans ta retraite,
Et ne dise anathème au fatal tourbillon
Qui t'emporte aujourd'hui vers un autre horizon!
Mais pourquoi t'alarmer, jeune cygne que j'aime?
Suis-je dans les secrets de la force suprême?
Dans la débile main d'un pâtre, d'un néant,
Dieu quelquefois a mis la chute d'un géant,
Et le gland que secoue et sème la tempête
Est un chêne qui doit au ciel porter la tête.

Quand tant de séraphins ont été condamnés,
Qui peut dire les fronts qui sont prédestinés?
Et, pour remplir le vide aux célestes phalanges,
Qui sait si Dieu n'a pas créé de nouveaux anges?
Car, lorsque son courroux veut se justifier,
On voit faillir le bronze et le granit plier,
Et le frêle roseau devenir la colonne
Où Jéhovah se plaît à reposer son trône.
Oh ! si tu sens en toi bouillonner ces accords
Qui toujours malgré nous s'échappent au dehors,
Qui sont ce qu'est l'aimant pour la foudre qui gronde,
Le but provocateur des colères du monde,
Et qui font trembler, même en son contentement,
Le poëte effrayé de son enfantement;
Si ton génie altier, harcelant la matière
Où l'âme de nos jours se plonge tout entière,
Au déshonneur couvert de hautes dignités
Sait, à brûle-pourpoint, dire des vérités;
Si de l'or corrupteur offert pour ton silence
Ton futur dénûment peut braver la puissance;
Si, méprisant la mort, tu crains de te salir,
Si le sort de Gilbert ne te fait point pâlir,
Je ne te retiens plus : entre dans la mêlée,
Dût ta muse en sortir de blessures criblée.
On ne peut dépouiller ce qui nous vient de Dieu.
Pour te faire obtenir le baptême de feu,
Dans mon indignité, je t'offre l'accolade
Et t'arme chevalier pour la sainte croisade.

LE CHATEAU DU MENDIANT.

A M. L'ABBÉ SIBOUR.

— Janvier 1834. —

Au pied d'une rougeâtre et stérile colline
Il est de vieux débris où ne croît que l'épine,
Où rampe le serpent et rôde le vautour.
Jadis un pâtre enfant m'en raconta l'histoire
Avec tant de candeur qu'il me força d'y croire,
Et je viens, mon ami, vous la dire à mon tour.

Là vivait autrefois un châtelain avare
Qui jamais à la faim pressante d'un Lazare
D'une miette de pain ne daigna faire don.
Aussi nul frère en quête à sa porte maudite
Ne venait demander le denier ou la pite
Afin d'en secourir le serf dans l'abandon.

Par d'orageuses nuits, quand la longue veillée
Éclairait les vitraux de l'ogive grillée,

Si quelque pauvre, au loin, attiré par leur jour,
Croyait y reposer sa course haletante,
Rien ne venait répondre à sa voix suppliante,
Hors les dogues affreux qui hurlaient dans la cour.

Un soir, il en vint un d'une sinistre allure :
Sur son dos affaissé tombait sa chevelure
Comme un torrent d'hiver du Mont-Blanc épanché ;
Son front, chauve et creusé par la ride profonde,
Semblait porter écrits tous les âges du monde,
Ainsi que le granit au bord du Nil couché.

« O Châtelain, dit-il, ne soyez insensible ;
« Ouvrez-moi : je suis vieux, et la nuit est terrible.
« La forêt craque au loin sous le poids des glaçons ;
« Le vent aigu du nord souffle avec violence ;
« Le lac est engourdi dans un morne silence,
« Et mon corps est crispé de funèbres frissons. »

Une tonnante voix répondit : « A cette heure,
« Qui donc ose troubler la paix de ma demeure ?
« Par un de mes varlets armé de son marteau,
« Si loin de ce manoir soudain tu ne chemines,
« Je vais faire clouer, vil oiseau de rapines,
« Ton cadavre rogneux au portail du château ! »

« — Pardonnez ! Ma prière est peut-être incivile ;
« Mais, avant que d'atteindre aux portes de la ville,
« Dans la neige vivant je m'ensevelirais,
« Et je ne verrais plus ma famille chérie.

« Donnez-moi quelque coin dans votre bergerie,
« Une loge de chien... — Non : tu la salirais ! »

Alors le mendiant, en relevant la tête,
Où de l'ire du ciel la flamme se reflète :
« Tu me crois un vil gueux; mais je suis grand seigneur.
« Malgré tous tes refus, je deviendrai ton hôte.
« — Toi seigneur !... D'où te vient illusion si haute ?
« Quel est ton fief?—La terre.—Et ton nom?—Le Malheur.

Et comme la chouette étend ses sombres ailes
Afin d'en secouer de fatales nouvelles,
Il déploie à deux mains son manteau de haillons,
Frappe d'un pied de fer la terre, qui fermente,
S'ouvre et laisse échapper une horrible tourmente
Qui l'entoure et l'emporte en de noirs tourbillons.

Et bientôt du seigneur, dans la tour isolée,
Sous l'étreinte d'un nain la fille est violée,
Le fils reçoit la mort en combat singulier,
Et, par ce pays-là passant, la Jacquerie
Fit des gens du manoir complète boucherie
Et le bouleversa du donjon au cellier.

Et depuis, à l'aspect des restes du ravage,
De tout baron cruel a pâli le visage;
Et le temps n'use point ce qu'ils ont d'effrayant.
Le chevreau se refuse à brouter ces décombres,
Où le pâtre, la nuit, voit de sanglantes ombres.
On les appelle encor *Château du Mendiant*.

UN SOIR D'HIVER.

A M. ALEXANDRE DUMAS.

— Février 1833. —

Il est une pénible et sombre rêverie
Où l'âme se remplit de sentiments amers,
Le soir, lorsqu'on entend l'orgue de Barbarie
Gémir, par un temps froid, le long des quais déserts;

Quand, le pan du manteau jeté sur le visage,
On va, l'esprit distrait par cet accord errant;
Qu'on voit à chaque coin, vous barrant le passage,
Un homme, chapeau bas, qui vous dit en pleurant :

« Si je n'avais chez moi que ma propre misère,
« A des jours malheureux j'aurais déjà mis fin;
« Mais le ciel m'envoya des enfants, je suis père :
« Donnez-moi quelques sous pour apaiser leur faim ! »

Et que l'on voit pourtant des lustres des soirées
Les fenêtres en feu changer la nuit en jour,
Et de jeunes beautés élégamment parées
L'ombre voluptueuse y passer tour à tour ;

Que l'on entend rouler l'opulente voiture
Qui fait briller l'éclat de son double fanal,
Comme sur un sein nu les yeux de la luxure
Lorsque le bal s'échauffe et fait quitter le schall ;

Que le théâtre, au loin, à pleine galerie,
Comme l'intempérance après les grands festins,
Dégorge par un drame une foule attendrie
De puissants usuriers et de riches catins.

Alors du cœur saignant l'indignation folle
Comme remède encor prescrirait le poison,
Et ne sait si la pique avec la carmagnole
Dans son rêve sanglant avait tort ou raison.

LIVRE IV.

A M. Charles Nodier,

par 28 degrés de chaleur.

— Août 1853. —

O toi qui, sans toucher la main à Belzébut,
Au monde des esprits fais payer le tribut,
Heureux Merlin, qui vois sous tes cercles magiques
Éclore d'autres fleurs dans les champs poétiques,
Ta baguette se lève, et, prompt comme l'éclair,
Le lutin gourmandé crie et passe dans l'air;
Le sylphe, éblouissant d'iris et de topaze,
Fait ouïr le doux bruit de ses ailes de gaze,
Et flotte dans l'éther comme la bulle d'eau
Que détache l'enfant du bout du chalumeau,
Charme et rêve des yeux, haleine, météore
Qu'un rayon de soleil illumine et dévore.
Que ne puis-je, ô Nodier, monté sur ton griffon,

Voir du ciel avec toi les abîmes sans fond,
Et descendre à mon gré sur ce pic solitaire,
Éternel casse-cou des enfants de la terre,
Où, dans un château fort aux murs de diamants,
La gloire s'abandonne à nos embrassements !
Mais, comme un voyageur au front des pyramides
Grave parfois le nom de ses amis timides,
Ta généreuse main au roc voisin des cieux
Daigna mêler mon nom à des noms glorieux.
De mon silence ingrat calmant l'inquiétude,
Je viens t'en témoigner enfin ma gratitude.
Mais la saison pour moi semble avoir desséché
La source aux flots divins d'où l'art est épanché :
Tourmentant de mes nuits la stérile insomnie,
Je n'ai pu rencontrer que la pâle harmonie
Du vers lâche et coulé dans le moule vieilli
Dont le classique A.... était enorgueilli.

Oh ! que les longs étés sont monotones, tristes,
Et que leur ennui pèse à l'âme des artistes !
Le démon poétique est en vain évoqué
Quand, doublant la chaleur dont on est suffoqué,
De son haleine flasque effleurant le visage,
Le vent d'Alger sur nous n'apporte aucun nuage,
Quand le chien essoufflé cherche le corridor
Et sur son pavé froid tombe, s'allonge et dort,
Quand de nos boulevards le ciel chauffant la dalle,
Sur leurs ormeaux poudreux fait crier la cigale,

Qui semble accompagner de son chant ennuyeux
Les flammes du soleil qui dansent à nos yeux.
Luise et tonne bientôt la vapeur salutaire
De l'orage qui doit désaltérer la terre,
De liquides saphirs affaisser les rameaux
Et faire secouer les ailes des oiseaux,
Reverdir les festons des touffes de liane
Qui pendent aux arceaux du temple de Diane,
Changer le cirque aride en un riant jardin,
Et vers l'herbe poussant aux fentes du gradin
Du concierge commis à l'immense ruine
Ramener le bélier à la cloche argentine,
Qui, frappant l'air plus frais de son doux bêlement,
Réveille seul l'écho du vaste monument,
Théâtre ensanglanté des voluptés de Rome,
Où l'homme s'égorgeait pour le plaisir de l'homme,
Où s'amassaient les flots de ce peuple géant,
Pareils dans leur murmure à ceux de l'Océan !
Alors l'image forte et l'image naïve
Aux intimes labeurs rendent mon âme active.
Tantôt c'est le matin, sous un nuage noir,
Qui semble nous couvrir des mystères du soir;
Et tantôt c'est le soir dont les clartés soudaines
Simulent le matin et blanchissent nos plaines;
Car, après tant de jours d'un soleil ennuyeux,
Les teintes d'un orage émerveillent les yeux.

Mais du ciel, embrasé d'ardentes étincelles,

Ma muse haletante, en déployant ses ailes,
Tombe comme l'oiseau que le plomb a blessé
Ou comme un cerf-volant dont le fil s'est cassé,
Et, tristement réduite aux terrestres demeures,
Odalisque oubliée, elle passe ses heures
Attendant que, porté sur la fraîcheur du soir,
L'esprit harmonieux lui jette le mouchoir.
Et, pour lui rendre encor l'image plus flatteuse,
Elle est comme la nef à la foi courageuse
Qui, partant de nos bords, au bruit de son canon,
Pour conquérir un monde et lui donner son nom,
Au point le plus brûlant de la mer Pacifique
Sent arrêter soudain son élan héroïque,
Voit le long de ses mâts tomber ses pavillons,
L'atmosphère sans souffle et la mer sans sillons,
Et, dormant tristement sur ses eaux assoupies
Ainsi qu'un poisson mort sur des ondes croupies,
Impatiente, attend que le vent revenu
La pousse, s'il se peut, au rivage inconnu.
Oh! si bientôt, plus frais, le réveil du zéphyre,
Arrondissant ma voile, ébranle mon navire,
Creuse de l'océan l'immobile miroir
Et ravive en mon âme un poétique espoir,
Si je puis saluer quelque île fortunée,
Si l'on voit de ses fleurs ma poupe couronnée,
De retour dans le port, d'un doigt reconnaissant,
Je les détacherai pour t'en faire présent.

LES DEUX POÈTES.

A M.....

— 1821. —

En vain de ma lugubre voie
Tu voudrais me faire sortir.
Tu veux que je chante la joie,
Que mes vers désormais aient l'éclat du plaisir :
Des larmes malgré moi mouilleraient mon sourire,
Et d'involontaires douleurs
S'échapperaient des cordes de ma lyre ;
Mon génie est né de mes pleurs.

Vois-tu l'arbre mélancolique
Pencher sur l'ivresse bachique
La tristesse de ses rameaux,
Le pampre, aux bords d'une eau dormante,

Unir sa tige caressante
A l'obélisque des tombeaux?

Un génie à l'aile dorée
Toujours sur ta tête adorée
Suspendit ses festons de fleurs.
On dit qu'il berçait ton enfance,
Et que le jour de ta naissance
Fut sans maternelles douleurs.

De tes palmes jeunes encore
Jamais un souffle qui dévore
N'a fait exhaler des soupirs;
Toutes tes aurores sont belles,
Toutes tes amitiés fidèles;
Les destins sont dans tes désirs.

Aimable enfant de l'harmonie,
Tu vois des ailes au génie
Et tu n'en vois pas à l'Amour;
Et ton avenir se présente
Ainsi qu'une fête brillante
Où tu dois assister un jour.

Laisse de ton joyeux navire,
Laisse le souffle du zéphyre
Arrondir la voile d'azur,
La sylphide voluptueuse

Suivre ta course harmonieuse
Sur les eaux du lac calme et pur.

Dis-nous, ami, dis-nous la joie,
La grâce qu'une Hébé déploie
Dans la fraîcheur de son matin,
Épanchant de l'urne dorée
L'ivresse en cascade empourprée
Aux Anacréons d'un festin ;

Ou les colombes de Cythère
S'élançant du bois solitaire
Et parcourant l'azur des cieux,
Brillantes sibylles des belles,
Ne semant sous leurs blanches ailes
Que des présages amoureux.

Mais, sans appui dans ma détresse,
Moi que le dieu qui te caresse
A mis au rang de ses martyrs,
C'est l'infortune qui m'enflamme ;
Ma lyre est l'écho de mon âme,
Et ses accents sont des soupirs.

Dans le sombre ennui qui m'oppresse,
J'ai trouvé les chants d'allégresse
Moins doux que les hymnes de deuil ;
Et, dans leur rigueur infinie,

Mes maux, revêtus d'harmonie,
Sont presque doux à mon orgueil.

J'aime ces décombres antiques
Où des fantômes héroïques,
La nuit, errent silencieux,
Où le passé se fait entendre
De ces tombeaux veufs de leur cendre,
De ces temples veufs de leurs dieux.

Il me faut des cieux noirs d'orages,
Des flots troublés et sans rivages,
Un esquif haï par le sort
Et dont la poupe mutilée,
Toujours d'un long crêpe voilée,
Vogue sans cesse vers la mort.

Ah ! s'il est vrai que le poëte
Souvent, dans sa terreur secrète,
Lorsque tout voit le ciel serein,
Sous l'horizon courbant sa vue,
Sait la catastrophe imprévue
Qui voilera le lendemain,

Je le sens et n'ose le croire,
Si le fantôme de la gloire
M'invite un jour à son autel,
C'est des foudres de la tempête
Qu'elle allumera sur ma tête
Le rayon qui rend immortel.

LA SOMNAMBULE.

— Mai 1829. —

Voyez à travers le feuillage :
C'est elle... Mais au moins ne la réveillez pas !
Vous lui donneriez le trépas.
Comme la lune éclaire son visage !
Comme ses beaux cheveux flottent au gré du vent !

De son sein l'albâtre mouvant
Monte et descend, pareil à la vague marine ;
La harpe est entre ses genoux.
On dit que sa voix est divine ;
Elle va chanter : taisons-nous.

« O nuit ! épanche ta rosée !
Mon front se courbe de langueur :
Je suis semblable à cette fleur
Que dans un jour brûlant on n'a pas arrosée.

« Soulageons-nous des contraintes du jour,
Que mon cœur enfin se révèle ;
Zéphyr, que le bruit de ton aile
Soit un frémissement d'amour !

« Dis-moi ce qu'un amant à celle qu'il adore
Peut dire de plus doux, de plus délicieux ;
Étreins-moi mollement... Je soupire : tu peux
Calmer le mal qui me dévore.

Ma bouche s'ouvre à ton souffle charmant ;
Je te livre ma chevelure,
Les tissus de mon vêtement,
Le nœud qui retient ma ceinture;
Je te livre..... »

L'aveu demeure inachevé ;
La nocturne beauté ne dit plus autre chose.
Sur l'instrument muet sa tête se repose ;
De mouvements plus prompts son sein est soulevé,
L'on entend s'agiter ses deux lèvres de rose...
Mais on n'a pu savoir ce qu'elle avait rêvé.

LE PHILTRE.

Ma vie était semblable au lac tranquille et pur
Qui reflète du jour le nuage et l'azur,
Les astres dont la nuit scintille :
Et je ne sais sur moi quelle haleine a soufflé,
Mais dans ses profondeurs tout mon être est troublé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Ma lèvre souriait des larmes des amours ;
Je marchais le front haut, comme l'on a toujours
Marché dans ma pauvre famille ;
Et maintenant mon œil est humide et rêveur,
Ma tête tristement se penche sur mon cœur.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Lorsque dans nos jardins tu t'assieds sur un banc,
Soudain je te devine au bout de ton ruban
Qui flotte à travers la charmille ;
Et mes amis alors me disent : « Étourdi !
« Tu ne réponds jamais à ce que l'on te dit. »
Rends-moi mon âme, jeune fille !

C'est qu'alors mon esprit voltige autour de toi,
Que je voudrais en vain le rappeler à moi :
Il baise ta bouche gentille,
Se joue avec la brise entre tes beaux cheveux,
Et s'enivre et s'oublie aux rayons de tes yeux.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Astre consolateur de mes sombres ennuis,
Ton image charmante illumine mes nuits
Du doux éclat dont elle brille ;
Mais le réveil me voit, triste et dépossédé,
Pleurer comme un enfant, sur mon lit accoudé
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Car quelle bouche d'or raconterait mon rêve,
Quand le nuage ami dans les airs nous enlève,
Quand, mollement couché sur ce lit de vapeurs
Que nuancent du jour les mobiles couleurs,
Ton corps, que voile à peine une légère gaze,

Se révèle à mes yeux et me tient en extase?
Possesseur étonné de si rares trésors,
Mon bonheur se soupçonne ; et je me dis alors :
« De la réalité c'est bien là le domaine ;
« Ce n'est pas, cette fois, une apparence vaine
« Qui remplit mon sommeil d'un prestige charmant. »
Mon songe a je ne sais quel vague sentiment
De son illusion ; je crains en ma pensée
Que, rompant le fil d'or où mon âme est bercée,
Le désolant réveil, venant à me saisir,
Ne me fasse tomber du ciel de mon désir,
Et que ton doux fantôme à mes yeux se dérobe
Comme un sylphe léger aux approches de l'aube...

PROMENADE SUR MER.

I.

Voilà que l'onde amère a calmé son transport :
Détachons la nacelle et voguons loin du port,
O mon ange ! à nous deux, nous pouvons nous suffire.
Livre ta chevelure au souffle de zéphyre.
Ah ! lorsque sur les miens se fixeront tes yeux,
Je ne veux pour témoins que les flots et les cieux ;
Lorsque ta douce voix ravira l'étendue,
Que de moi seulement elle soit entendue !
Tu sais dans quel délire et quelle anxiété
Tes charmes enivrants quelquefois m'ont jeté,
Combien mon cœur ressent de jalouses atteintes ;
Mais je sens, sur la mer, s'évanouir mes craintes
Avec ce bord où j'ai laissé tous mes rivaux,
Et qui semble en fuyant s'abîmer sous les eaux.

Pour mieux te dérober au reste de la terre,
Que n'ai-je en mon pouvoir une île solitaire !
Ses bocages, pour nous plus verts et plus épais,
Doubleraient le mystère et l'ombrage et le frais ;
Les roses au zéphyr, avec plus de délices,
Livreraient le parfum de plus brillants calices.
Là serait ce bonheur que nous cherchons en vain,
Chaque feuille agitée aurait un bruit divin ;
Là, dans un même élan nos deux âmes unies,
Exhaleraient au ciel les mêmes harmonies,
Comme sur le gazon deux limpides ruisseaux
Confondent leur murmure en mariant leurs eaux ;
Là, le bras appuyé sur tes blanches épaules,
Je te révélerais les suaves paroles
Que, pour me consoler, en des rêves heureux
A dit à mon oreille un esprit généreux.
Ainsi de notre vie, en ce secret asile,
Le cours s'achèverait transparent et tranquille ;
Dans le sein du bonheur nous nous verrions vieillir ;
La mort même, la mort ne viendrait nous cueillir
Que comme un fruit mûri dans la saison d'automne,
Non pas dans l'appareil que la terreur lui donne,
Mais calme, et revêtant la fraîche majesté
De la nuit qui descend sur un beau jour d'été.

II.

Mais je parle du ciel, et la terre m'appelle :
Les tours de la cité sonnent l'heure cruelle

Où ton père inflexible a fixé ton retour.
Ah ! quand le Temps se sert des ailes de l'Amour,
Sur les pauvres humains comme il passe rapide !
Déjà l'esquif par toi se détourne, et me guide
Vers ces murs dont le bruit commence à me saisir
Et que j'avais laissés avec tant de plaisir.
Pourquoi, pourquoi le ciel te créa-t-il si belle ?
Ainsi qu'aux temps passés si quelque bonne Urgèle
Accomplissait les vœux en amour, oh ! mon bien
Serait que ton regard ne charmât que le mien...
Avant de me quitter, que ta bouche m'assure
Par tout ce qui déteste ou punit le parjure,
Par le ciel et l'enfer, par les sylphes charmants
Qui font joindre, le soir, les lèvres des amants,
Par le poignard caché sous le manteau farouche,
Qui va d'une infidèle ensanglanter la couche,
Que jamais... Mais ces mots outragent ; je maudis
Cette crainte infernale au sein du paradis !
Ah ! le jaloux amour s'accable de lui-même...
Mais, je le vois, tu prends en pitié mon blasphème,
Ton sourire me dit que tu sais pardonner.
A cet heureux espoir j'aime à m'abandonner.
Adieu... Mais à demain ; songe, ma bien-aimée,
Que ma barque t'attend à l'heure accoutumée.

ELLE EST MALADE.

Pourquoi mouiller de pleurs le chevet de ton lit?
Si ton regard s'éteint, si ta voix s'affaiblit.
Si ta lèvre se décolore,
Mon ange, ne crains pas, de son charme vainqueur,
Qu'une autre pût jamais t'effacer de mon cœur :
C'est par l'âme que je t'adore.

Si jamais (que ce jour se tienne loin encor!)
Si, repliant ton cou sous l'aile de la mort,
Tu t'endormais, ô ma colombe,
De balcon en balcon je n'irais pas, le soir,

Chanter afin qu'une autre à mes yeux se fît voir ;
Mais j'irais m'asseoir sur ta tombe.

Et là, le front baissé, les yeux mouillés de pleurs,
Je te réveillerais sous mes vives douleurs ;
Et le bruit de ton vol funèbre,
En passant à travers le saule aux longs cheveux,
Me serait préférable aux plus tendres aveux
De la beauté la plus célèbre.

APPARITION.

— Novembre 1853. —

Oh! pourquoi dans mes nuits jeter ainsi l'angoisse,
Du cercueil immobile intervertir la loi?
J'ai fait pourtant brûler un cierge à la paroisse,
Et l'office divin y fut chanté pour toi.

Ce que pour ton repos le rituel ordonne,
Je l'ai fait accomplir avec un soin pieux;
Sur le seuil de ma porte on a donné l'aumône,
Qui calme les tourments et fait ouvrir les cieux.

De l'oubli de ton deuil ne doit naître ta peine:
Le plaisir ne m'a pas trouvé sur son chemin;
D'avides héritiers dans tes coffres d'ébène
Pour ravir tes joyaux n'ont pas porté la main.

Les lieux d'où le trépas te fraya ton passage
De mornes appareils sont encor tout remplis :
Le miroir dont l'éclat renvoyait ton image
De ses longs voiles blancs n'a pas quitté les plis :

Ta lampe, sèche d'huile, y pend là sans lumière
Et la couche est encor comme tu la laissa ;
Sur le triste parquet repose la poussière
Qu'y fit tomber, le jour où ton œil s'éclipsa,

Le rameau de laurier trempé dans l'eau bénite
Que la famille en pleurs aspergea sur ton corps
Lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit carmélite
Et qu'on eut récité les prières des morts.

Et quand je dors, pourtant, pendant la nuit livide,
Une main, de mon lit agitant les rideaux,
Fait sur mon front brûlant passer un souffle humide
Comme celui qui sort des voûtes des tombeaux ;

Et j'aperçois errer dans mon alcôve obscure
Un bras qui porte un cierge à la pâle lueur,
Et je ne sais quel sombre et funèbre murmure
Me couvre tout à coup d'une froide sueur,

Et je te vois pleurer, et ta tête s'incline
Et laisse sur mon sein abattre ses cheveux,

Et leurs tristes flocons oppressent ma poitrine...
Oh ! quand tu viens ainsi, dis-moi ce que tu veux !

Et tu verras soudain ta volonté suivie ;
Je ne veux envers toi ressentir nul remord.
Hélas ! je suis assez accablé de la vie
Sans y venir mêler les peines de ta mort.

Oh ! de ces visions, vérités ou mensonges,
Daigne, daigne, mon Dieu, délivrer mon sommeil !
Fais passer radieux tes anges dans mes songes,
Et calme mon esprit sous leur groupe vermeil !

SOUVENIR D'UN SOIR.

— 1854. —

Ainsi qu'une bergère au regard gracieux,
La lune, surveillant de sa lueur candide
Les scintillants troupeaux des campagnes des cieux,
Tempérait leur éclat d'un voile lumineux
Et rendait de la nuit le silence limpide.
Le rossignol, perdu dans le lointain du bois,
Dans l'air par intervalle abandonnait sa voix,
Dont les sons veloutés expiraient dans l'espace
Comme sur un beau lac les cercles onduleux
Lorsque l'aile du cygne a troublé la surface
De ses flots transparents, immobiles et bleus.
La luciole au loin faisait briller ses feux;
Et mille étoiles animées,
Suspendant au gazon l'éclat du diamant,
Comme un ciel reflété dans des ondes calmées,
Faisaient du champ nocturne un autre firmament.
L'haleine du midi, dérobant au rivage

Les parfums dont les fleurs à la nuit faisaient don,
D'une vague harmonie agitait le feuillage
Et faisait tomber l'âme en un mol abandon.
Et celle que j'aimais d'une amitié naïve,
Qui m'aimait à son tour comme eût fait une sœur,
Languissante, pencha sa tête sur mon cœur,
Et me serra la main d'une étreinte plus vive.
« Jamais, dit-elle, ami, la brise à mes cheveux
« N'a fait si suave caresse,
« Et des sphères du ciel l'hymne silencieux
« Ne me versa pareille ivresse !
« D'un délice inconnu tout mon être est saisi,
« Et, dans l'extase qui l'oppresse,
« Mon âme est prête à demander merci ! »
Elle se tut ; son œil abaissa sa paupière ;
Et, glissant à travers la touffe bocagère,
Sur sa bouche entr'ouverte et sur son front charmant
L'astre des nuits fit tomber sa lumière;
Et, ressentant soudain même ravissement,
Je la trouvais mille fois plus jolie,
Et je baisais sa main, tombais à ses genoux ;
Et de mes premiers jours la compagne chérie,
Dès ce moment divin, ne fut plus mon amie,
Mais quelque chose de plus doux.
Et depuis lors, j'ai vu mourir plus d'une fête,
Goûté de plus d'un soir la suave splendeur ;
Mais, de tous ceux dont l'ombre a passé sur ma tête,
Celui-là seulement est resté dans mon cœur.

LIVRE V.

NIMES

A M. DE LAMARTINE.

— Mars 1852. —

I.

Poëte au regard d'aigle, Herschell harmonieux
Qui mets d'autres soleils aux poétiques cieux,
Qui, ravisseur d'un rhythme enfermé dans la nue,
Fais vibrer sur la lyre une corde inconnue,
Fixes dans notre esprit cet hymne sans pareil
Qu'on entendait en rêve et cherchait au réveil,
Cet hymne qu'à travers la nuit et le mystère
Les anges rarement confiaient à la terre,
Est-il vrai que ta lettre a daigné m'envoyer
Que tu viendrais t'asseoir à mon humble foyer

Et visiter nos champs, notre ville embellie,
Ce fragment détaché des bords de l'Italie,
Où le ciel, se peignant d'un éternel azur,
Est presque monotone à force d'être pur,
Où, tout intelligence, on ne vit que par l'âme,
Où sous des cheveux noirs brillent des yeux de flamme,
Où la misère sobre, et portant la fierté
Que donne à ses enfants le Dieu de vérité,
Dédaignant le nectar qui pend à nos collines,
Convive de la foi, s'enivre de doctrines,
N'arme jamais son bras pour demander du pain ?
Ce n'est que de l'esprit qu'elle ressent la faim.

Peut-être on t'aura dit que, dans sa frénésie,
L'émeute, ayant chez nous le droit de bourgeoisie,
Hurle en nos boulevards, comme en un cirque ardent
Un taureau furieux qu'a frappé le trident ;
Mais, dans nos tristes jours, quel ciel est sans orages ?
Quelle mer de ses flots n'ébranle ses rivages?
Quel sol ne retentit des plaintes du tombeau ?
Quel fleuve de remords n'entend gémir son eau ?
Ah ! viens pour adoucir nos âmes indomptables
Comme ces vents du nord qui soulèvent nos sables !
Ta lyre, célébrant la concorde pour nous,
Grand homme, nous verrait tomber à tes genoux.
Viens ! ici tout t'attend pour t'offrir une fête :
Les lauriers de nos champs pour ombrager ta tête,
La muse, qui jadis eut un temple en ce lieu,

Pour prodiguer l'encens en retrouvant son dieu ;
Tous ces demi-soleils, enfants de ton système,
Pour te voir de plus près dans ta splendeur suprême,
Et les restes pompeux de l'antique cité
Pour s'offrir à tes yeux sous leur plus grand côté.

II.

Nous n'avons pas ici de hautes cathédrales,
Ni de vieux monastère aux sombres corridors
Où l'on dit qu'à minuit se soulèvent les dalles
Couvertes des blasons des morts ;

Ni, découpés à jour, des clochers dont les pointes
Dans les cieux envahis montent avec orgueil ;
Ni chevaliers de pierre à genoux, les mains jointes,
Au pied d'un gothique cercueil ;

Ni madone des bois où jamais châtelaine
Pour un époux absent vainement ne pria,
Où le pâtre en passant ôte un bonnet de laine
Et dit un *Ave Maria;*

Ni château crénelé dont la verte muraille
Se hérisse de tours et de machicoulis,
Que la vague des mers incessamment assaille
De ses monotones roulis ;

Mais la Rome païenne ici vit tout entière;
Ici son aigle au vol dispensateur des fers
A laissé plus avant l'empreinte de sa serre
Qu'en aucun lieu de l'univers.

Tu verras des palais, des cirques et des temples,
Jusque dans la poussière un noble souvenir,
Et le passé partout étalant des exemples
A terrifier l'avenir.

Là les fronts abaissés des portes triomphales
Aux sommités du jour promettant même sort;
Ici des dieux mêlés aux urnes sépulcrales,
Tristes alliés de la mort:

L'arène où s'égorgeaient le Gaulois et le Thrace,
Contents d'être applaudis avant que de mourir,
Devant ce peuple-roi qui voulait qu'avec grâce
On rendît le dernier soupir;

Les gradins qu'inondait la robe orientale
Des chevaliers couverts de suaves parfums,
Et qui venaient, mêlés à la beauté vénale,
Charmer leurs ennuis importuns,

Brillants efféminés qu'on ne pouvait distraire,
Tant l'abus du plaisir avait blasé leur cœur,

Que par l'émotion d'un drame sanguinaire
Où la mort seule était acteur ;

Et puis la basilique à la frise élégante,
Semblable au dieu bruni des feux de l'encensoir ;
Des chapiteaux à jour dont les feuilles d'acanthe
Semblent trembler au vent du soir ;

Et le temple croulant de la triple déesse
Dans un bosquet riant étalant ses douleurs,
Et qui s'offre couvert d'une ombre enchanteresse,
Comme un front ridé sous des fleurs ;

Ruines où, le soir, vient rêver le poëte,
Débris qui sert d'asile à de moindres débris [1],
Comme un prince exilé donne encor la retraite
A de misérables proscrits.

Diane, poursuivant son nocturne voyage,
Semble y chercher encor, d'un rayon désolé,
Sur son autel fendu par le figuier sauvage
Un encens qui s'est envolé.

Et la tour qui s'élance aux célestes campagnes,
Dont le hardi sommet est voisin des éclairs,

[1] L'enceinte du temple de Diane est une espèce de musée où l'on a rassemblé des torses de statues, des tronçons de colonnes, des fragments de chapiteaux, etc.

L'aqueduc qui nivelle et qui joint deux montagnes,
Et porte l'onde dans les airs;

Et, près de ses débris que le temps fait dissoudre,
La nouvelle cité brillante de splendeur,
Comme à côté d'un tronc consumé par la foudre
Un rejeton plein de verdeur.

III.

Dans le quartier brillant que peuple le dimanche
Le théâtre étalant sa colonnade blanche;
D'opulents ateliers, de larges boulevards
Où sans peine de front pourraient voler vingt chars;
De vastes hôpitaux où le secours abonde,
Où le ciel a mis l'ange au service du monde,
Où, de l'isolement adoucissant l'horreur,
L'orphelin dit encore ou *ma mère* ou *ma sœur*;
Des ondes circulant en un jardin splendide,
Enfant miraculeux de la verge d'Armide;
Des balustres d'albâtre entourant des bassins,
Un parterre en volute égarant ses dessins,
Et des hauts marronniers aux branches colossales
Où, parmi les bouquets de fleurs pyramidales,
Du rossignol craintif le chant est exhalé
Comme l'encens d'un vase à nos regards voilé
Le marbre, découpé par une main savante,
Se dresse en déité, se déroule en acanthe,

En vase s'arrondit, s'assouplit en roseaux
Qu'affaissent des Tritons, divinités des eaux,
Et Diane, et Vénus, et Pan et le Satyre,
Tous ces dieux dont les noms ont fatigué la lyre,
Et dont le ciel brillant à la fin a pâli
Sous les tristes vapeurs que soulève l'oubli;
Pléiade que la muse a cessé de conduire,
La muse, qui disait anathème au martyre,
Qui sur un lit de fleurs endormait le remord
Et mettait un sourire aux lèvres de la mort,
Et dont les doigts, brillants de rose et de lumière,
Prodiguaient vie et grâce à l'informe matière.

IV.

Et puis nous irons voir (car décadence et deuil
Viennent toujours après la puissance et l'orgueil),
Nous irons voir, au bord d'une eau stationnaire,
Aigue-Morte aux vingt tours, la cité poitrinaire
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme au soleil d'été, qu'il croit être propice,
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice;
Et puis son port bordé de huttes de roseaux,
Où viennent s'amarrer quelques rares vaisseaux,
Où le triste pêcheur que le besoin harcèle
Rapièce d'un vieux bois quelque vieille nacelle.
Et cependant ces lieux de misère haletants

Comptent des anneaux d'or dans la chaîne des temps:
Ces murs, encore intacts dans leur vieille attitude,
Dont le triste gazon verdit la solitude,
Étaient de l'Orient l'opulent magasin
Et voyaient affluer le turban sarrasin;
Un pèlerin royal, dans ses saintes colères,
Voila deux fois ces mers de ses mille galères
Alors que, plein d'ardeur dans ses pieux desseins,
Il voulait du Croissant nettoyer les lieux saints;
De hauts barons, couverts de leurs cottes de mailles
Dont Venise avait joint et poli les écailles.
Faisaient flotter ici sur leur casque luisant
La plume de l'autruche ou celle du faisan,
Et surtout la bannière aux annales célèbres
Qu'exhumait Saint-Denis du fond de ses ténèbres
Lorsque la France, ayant un danger à courir,
Commandait à ses fils de vaincre ou de mourir;
Deux peuples dans leurs rois ici se rencontrèrent,
Et, longtemps ennemis, sur le front se baisèrent;
L'or, la pourpre, l'azur se drapaient pour des jeux,
Et luttaient de splendeur avec un ciel pompeux;
Les airs portaient au loin la fanfare guerrière,
Les chevaux des tournois soulevaient la poussière,
Et les dames, du haut des balcons élégants,
Sur le front du vainqueur faisaient voler leurs gants.
Et voilà que tout dort, et que de tant de fêtes
Il ne nous reste plus que ces plages muettes,
Que l'oiseau qui se plaint dans ses marais taris

Et dont le vol pesant heurte les tamaris,
L'onde qui sur ces bords se berce solennelle,
Comme le balancier d'une horloge éternelle!

Alors, ô Lamartine, à ces retours du sort,
De celui qui prétend tonner après sa mort
Et qui vient en ce lieu demander des images
Pour jeter plus avant sa gloire dans les âges
Le front triste se penche et l'orgueil se détruit
De voir tant de silence où régnait tant de bruit.

A LA MER.

AIGUES-MORTES.

— Septembre 1830. —

I.

L'esprit de poésie, ô mer, te rend hommage
Quand la lune en ton sein réfléchit son image
Et sourit de s'y voir, comme un enfant charmé
Qui se mire au pavois d'un géant désarmé;
Quand cet astre revêt d'une teinte argentine
Le triangle renflé de la voile latine
Qui file au loin, semblable à l'aile d'un oiseau
Dont le reste du corps serait caché dans l'eau;
Quand, pour s'harmoniser aux soupirs de tes vagues,
Il survient de ces bruits inattendus et vagues;
Quand le vent pousse au bord les lointaines rumeurs
Qu'il dérobe en passant à la voix des rameurs
Alors que, recourbés et relevés ensemble,

A la lueur du soir qui s'enfuit et qui tremble,
Sur ton miroir mouvant, pour charmer leur ennui,
Ils livrent leurs chansons aux brises de la nuit;
Lorsque, sans murmurer s'abaissant au rivage,
Le flot humilié reconnaît son servage,
Et semble se traîner sur ton sable riant
Comme un esclave aux pieds d'un roi de l'Orient;
Quand d'un profond sommeil dort ton onde aplatie,
Ainsi qu'un peuple heureux en sa douce apathie,
Qui ne s'expose point à de grands désarrois
Et laisse prolonger le règne de ses rois;

II.

Mais surtout quand le vent du midi sur la plage,
D'un sinistre frisson agitant le feuillage,
Fait hâter le retour du pêcheur dans le port
Et chercher aux oiseaux les retraites du bord;
Lorsque de l'horizon des nuages livides,
Que sillonne l'éclair de ses lueurs rapides,
Montent, et dans les airs pendent en noirs lambeaux
Ou traversent le ciel comme de grands corbeaux;
Quand de la foudre au loin le murmure sublime
Et des eaux et des cieux émeut le double abîme;
Quand tout bruit, tout aspect indiquent l'ouragan,
Que chacun de tes flots devient plus arrogant
Et d'instant en instant augmente son écume
Comme un ardent coursier dont le courroux s'allume,

Impatient d'offrir son poitrail effaré
Aux dards étincelants du bataillon carré ;
Lorsque sur tous les points la tempête est maîtresse,
Qu'un vaisseau tire au loin le canon de détresse :
Les mâts comme un roseau sont penchés par les vents,
La voilure n'est plus que des lambeaux mouvants,
Sa carène s'épuise en efforts inutiles ;
Comme Laocoon sous les nœuds des reptiles,
La lame tortueuse en son vaste repli
Semble à moitié déjà l'avoir enseveli ;
Mais bientôt, l'exhumant de sa fosse écumante
Et le faisant encor dominer la tourmente,
Elle laisse tomber et brise sur l'écueil
Celui que tu portais naguère avec orgueil,
Dont les ailes aux vents et les flancs dans les ondes
Dévoraient la distance et rapprochaient les mondes ;
L'abîme, qui se creuse en immenses labours,
Disperse ses débris. Ainsi de ses faubourgs,
A la voix d'un tribun, la foule déloyale,
Sort et vient assaillir la demeure royale,
Déborde dans les cours, inonde les jardins,
Du trône fracassé submerge les gradins,
Et retourne en faisant flotter sur ses épaules
Du suprême pouvoir les malheureux symboles :
Des lambeaux de velours, des diadèmes d'or
Que, prosterné, la veille, on adorait encor.

L'ESPRIT ET LES SENS.

— Septembre 1832. —

Ces terribles combats des sens et de l'esprit
Où, tour à tour vainqueur, chacun d'eux dépérit,
Mon Dieu ! jusques à quand dureront-ils encore ?
Pourquoi ne pas hâter notre dernière aurore ?
Si l'homme alors reprend toute son unité
Et dans ta volonté trouve sa volonté,
Cette paix qu'ici-bas rien ne pouvait lui rendre,
Objet de cet ennui qu'il ne pouvait comprendre,
Qui faisait que son front séchait toutes les fleurs
Et que sa joie aussi s'exprimait par des pleurs,
Vienne, vienne bientôt le jour, l'instant prospère
Où de l'âme et du corps le divorce s'opère !
Car la vie est la mer où le flot bat le flot ;
C'est un char enrayé d'un bois de javelot,
Attelé par devant, attelé par derrière,
Et qui doit cependant parcourir la carrière ;

C'est le plaisir toujours compagnon du remord,
C'est un homme vivant qu'on lie avec un mort,
Et qui doivent ainsi vivre et pourrir ensemble
Jusques à ce qu'usant le nœud qui les rassemble
Et retournant tous deux à leur propre élément,
L'un rentre dans la vie et l'autre au monument.
Et tu nous vois pourtant pleurer sur quelques heures
Qu'il nous reste à passer en ces tristes demeures,
Tant notre esprit, esclave en son obscurité,
Ressemble au vieux captif qu'on met en liberté.
A force d'habiter l'onde fétide et noire,
Des splendeurs du soleil il n'a plus la mémoire;
Sa prison exiguë est un monde à ses yeux,
Dont il pouvait toucher l'horizon et les cieux;
Il ne peut concevoir que des mains inhumaines
Le fassent tant souffrir pour dériver ses chaînes;
Il craint d'abandonner sa couche de sapin;
Il emporte avec lui le reste de son pain;
De stupides regrets humectent sa paupière,
Jusques à ce qu'enfin, l'inondant de lumière,
Le ciel à son regard déroule son azur
Et fasse en sa poitrine entrer un air plus pur.
Alors il baise avec d'ineffables délices
La main qui vient de mettre un terme à ses supplices,
Sa lèvre est tout éloge et son cœur tout amour
Pour le mortel qui vient de l'enfanter au jour.
Ah! quand je sonderai, dans l'ombre et le silence,
Des routes de la mort la profondeur immense,

Et que j'en reviendrai pâle et défiguré
Ainsi que le coursier de terreur effaré
Qui, le crin hérissé, se retire en arrière
Dans le fatal chemin qu'a battu la sorcière,
Où l'énorme serpent aux verdâtres replis
Pour surprendre sa proie attend sous le taillis,
Fais passer devant moi quelque céleste flamme
Qui des rêves mondains désenchante mon âme
Et, par un saint dégoût des choses d'ici-bas,
La fasse relever alors que je l'abats,
Ainsi que l'alouette, aux premiers feux de l'aube,
A sa couche terrestre en chantant se dérobe.

Mais peut-être, ô mon Dieu ! ton sévère secours
Nous accorde des jours pour expier des jours,
Et nous fait exister pour conquérir la vie
Qui jamais aux douleurs ne doit être asservie.
Mais daigne cependant n'infliger qu'aux plus forts
Cette épreuve au-dessus de mes faibles efforts,
De peur qu'en prolongeant ma lutte expiatoire,
Je ne sente expirer l'espoir de la victoire,
Semblable au matelot sur les gouffres mouvants,
Qui laisse son navire aller à tous les vents,
A l'esclave accablé d'une longue carrière
Qui, sur le grand chemin dont il boit la poussière,
Laisse là le fardeau dont il est harassé
Et dort, indifférent, sur l'herbe d'un fossé,
Qu'au retour au logis, que son repos diffère,

Un maître impatient l'immole à sa colère.
Ah ! quand je flotterai de l'esprit à la chair,
Que le premier l'emporte et me soit le plus cher !
Car c'est bien vainement que l'homme délibère
De fuir sans ton secours le mal qui nous obère.
Mon Dieu, que j'en triomphe en toute occasion,
Crainte que, me livrant à la dérision
Si ma leçon n'était de l'exemple suivie,
Le méchant ne se dise : « Il vit de notre vie,
« Et dans tous ses discours il vient effrontément
« Nous vanter son amour pour la sagesse : il ment ! »
Et tu sais cependant si mon âme est sincère
A désirer ton règne au ciel et sur la terre ;
Si mon œil, ébloui d'une vaine clarté,
Renia des autels la sainte obscurité ;
Si le blasphème altier, m'imposant son délire,
Put jamais arracher un seul son de ma lyre ;
Si les profanateurs, dans leurs jours triomphants,
M'ont jamais fait rougir d'être un de tes enfants.
Tu sais quelle tristesse en secret me consume,
Tristesse dont toi seul peux savoir l'amertume,
Chaque fois que le siècle a d'un ton solennel
Prophétisé la fin de ton règne éternel,
Quand sa science impie, étendant son ravage,
De tes livres sacrés efface quelque page ;
Et quand dans mon esprit passe le doute impur
Comme un nuage noir sur un beau ciel d'azur,
Si je n'apporte pas dans son ombre grossière

Du flambeau de la foi l'éclatante lumière ;
Si je ne brise pas ma superbe raison
Comme le vase impur qu'a souillé le poison.
J'ai tout mis à tes pieds, Seigneur, et ta justice
Donnera quelque chose à ce grand sacrifice.

L'EXPÉDITION

contre le dey d'Alger.

— Juillet 1830. —

D'une forêt de pavillons
D'où vient que la mer est voilée,
Et que sa plage est ébranlée
Sous la marche des bataillons ?

La France enfin va vider sa querelle !
Le monde a les regards sur elle ;
Car, chaque fois que son glaive est tiré,
Des lueurs dont il étincelle
Tout l'univers est éclairé.

Elle a longtemps différé sa vengeance ;
Longtemps elle a craint, vil brigand,

De déshonorer sa vaillance,
De se souiller la main en relevant ton gant.

Mais tes iniquités ont comblé la mesure :
Elle doit s'abaisser à punir ton injure.
De la contrainte du repos
Délivrant leur âme guerrière,
A ses phalanges de héros
Son roi vient d'ouvrir la barrière !

Quand le lion de tes déserts
Sur le sable brûlant sommeille,
Si le serpent à son oreille
D'importuns sifflements fait retentir les airs,

Retenant son noble courage,
Le quadrupède, encor tout endormi,
Soulève sa crinière et pousse un cri sauvage,
Sûr qu'il n'en faut pas davantage
Pour éloigner son indigne ennemi ;

Mais si cet ennemi s'obstine, comme un foudre
Il part, la flamme dans les yeux,
Et de ses ongles furieux
Il déchire, il disperse et laisse sur la poudre
Les anneaux palpitants du reptile odieux.

L'ARABE A SON COURSIER.

— 1829. —

L'or des princes n'a pu suffire
Pour t'arracher d'auprès de moi,
Mais aussi qui pourrait se dire
Plus ardent et plus beau que toi?

Noir, et bien plus noir que l'ébène,
Ton poil uni brille, pareil
Aux claires eaux de la fontaine
Que frappent les feux du soleil.

Lorsque, te livrant la carrière,
Je te presse de mes genoux,
Mon œil charmé voit ta crinière
Bondir comme un flot en courroux.

L'aigle semble avoir de ses ailes
Muni tes flancs impétueux,
Et le serpent dans tes prunelles
A mis la flamme de ses yeux.

Ton vol est celui de l'orage;
Pour toi les airs ont une voix:
Ils bruïssent à ton passage
Comme les traits de mon carquois.

Sans toi nos tribus florissantes
N'auraient pas un si beau destin:
Ton audace remplit leurs tentes
Et de captifs et de butin.

Mais, calme à l'abri de ces roches,
Pourquoi ce prompt frémissement?
Soupçonnerais-tu les approches
Du fils hardi de l'Occident?

Tes naseaux hument l'air qui passe;
Ton pied, rival des aquilons,
Demande à dévorer l'espace,
Et ton regard me dit: « Allons! »

LA BARQUE DU PÊCHEUR.

— 1831. —

Assis dans son bateau vers la chute du jour,
Un pêcheur réparait son filet misérable.
Voilà que tout à coup un ouragan accourt :
Le vent en tourbillons a soulevé le sable,
Et l'amarre se rompt, et les flots en fureur
Loin de terre ont jeté la barque du pêcheur !

Il chercha vainement et sa voile et sa rame :
Elles étaient au bord, d'où ses fils et sa femme,
Impuissants, lui tendaient les bras dans leur douleur.
A travers le bruit sourd de l'écumante lame
Il entendait leurs cris ; ils déchiraient son âme,
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Bientôt rien ne frappa sa paupière éperdue
Que de l'onde et du ciel l'effrayante étendue,

Où la nuit fait encor descendre son horreur.
Et le livide éclair a déchiré la nue,
Et d'instant en instant la tempête est accrue ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

De l'aurore en pleurant il attend la lumière ;
Mais nul rayon d'espoir ne vient luire à son cœur.
Il se met à genoux : « Délivrez-moi, Seigneur !
« J'ai de jeunes enfants, une femme, un vieux père :
« Qui pourra, si je meurs, soulager leur misère ? »
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Ainsi chaque matin, trompant ses espérances,
La mer ne lui montrait que des déserts immenses ;
Dans son vaste horizon nul point consolateur.
Seulement, la mouette à la voix funéraire
Effleurait dans son vol la vague solitaire.
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Mais sa joue a brillé d'une larme joyeuse :
Il voit dans le lointain de l'onde vaporeuse
Une voile... Il bénit le ciel libérateur...
Mais, pareil à l'éclair qui luit et qui s'efface,
Le vaisseau désiré disparaît dans l'espace.
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Et le sud redoubla ses fougueuses haleines ;
Et dans le fond glacé des régions lointaines

Où six mois de l'hiver domine la stupeur,
Où la vague durcie au rivage s'enchaîne,
Où semblent vivre seuls l'ours blanc et la baleine,
Se perdit comme un trait la barque du pêcheur.

A Mademoiselle B...

— 1832. —

Toi qui devrais aimer par-dessus toutes choses
Les fêtes, les plaisirs, les papillons, les roses,
Tu rêves un nom immortel !
Si ton songe jamais peut devenir réel,
Pauvre fille, à quels maux il te faudra résoudre !
Sur les flots de l'oubli nul ne surgit en vain ;
Et les voluptés de la foudre
Sont de frapper un front divin.

Que sur le tien plutôt vienne cette couronne
Qu'amour reçoit et qu'amour donne ;
Livre ton cœur à de plus doux penchants.
Pourquoi veux-tu que le bonheur t'oublie ?
Ton maintien est si doux, ta bouche si jolie,
Et tes regards sont si touchants !.....

Mais tu détournes ta paupière
Et reçois mes conseils avec un froid dédain.....
Je le vois, un amant qui n'est pas de la terre
A déjà dormi sur ton sein :
L'esprit des chants, brûlant d'une ardeur meurtrière
Après un nocturne entretien,
Te pressant de ses bras, te couvrant de ses ailes,
Te ravissant aux sphères éternelles,
A confondu son souffle avec le tien.
Ton existence à la sienne est unie ;
A lui toutes les fleurs du printemps de tes jours...
Muses, applaudissez !..... Pleurez, pleurez, amours,
Cette victime du génie !

A M. Colin,

A PROPOS D'UNE ÉBAUCHE DE DEUX TÊTES DE BOHÉMIENNES.

— Nîmes, 1835. —

La poésie en est dégoûtante, mais forte :
Un terrain semé d'os, une eau gluante et morte
Que le soleil corrompt et ne peut dessécher;
Voisin de l'abattoir et de la grande route,
Ce lieu[1] n'a qu'un gazon misérable et que broute
Le reste d'un troupeau conduit par un boucher.

L'olivier maladif à ses branches chétives
N'y montre, en la saison, que de rares olives,
Et si maigres que l'œil souffre à les regarder;
Son tronc se rabougrit, à la poussière en proie,

[1] Le Cadereau, bivouac ordinaire des Bohémiens à Nîmes.

Comme l'enfant trouvé que Manchester envoie
Vieillir avant le temps dans l'usine à carder.

Là, sous l'arche d'un pont, par ses feux calcinée,
Vit des Bohémiens la tribu basanée
Pêle-mêle avec l'âne aux flancs secs et velus.
Des femmes aux cheveux crépus, aux mains suspectes,
Dépècent des quartiers de charognes infectes
Que les chiens ont flairés et qu'ils n'ont pas voulus.

Là j'ai vu s'accroupir tes deux vieilles sorcières
Et lu sur leurs fronts noirs, dans leurs fauves paupières
Le drame que l'enfer a joué dans leur cœur :
Feux lubriques soufflés sur la vierge novice ;
Nouveau né que l'on sèvre avec un maléfice,
Et qui dans quelques jours se décolore et meurt ;

Cimetières fouillés, chevelure coupée
De la tête de ceux qui sont morts par l'épée ;
Sucs pour avortements ; mots et signes pervers
Qui dans le plus riant et plus gras pâturage,
Tandis que le pasteur repose sous l'ombrage,
Font tomber la brebis et la couvrent de vers.

Oh ! c'est sublime et vrai ! Cette rapide ébauche
Mieux qu'un tableau fini de la nature approche.
Sous ces deux types-là tout entier tu ressors,
Peuple à faim de vautour, à l'instinct de chouette,
Que nul ciel ne captive et que nul sol n'arrête,
Qui vis de la voirie et qui jettes des sorts.

LA NACELLE.

— 1829. —

Voyez cette nef, dont la voile
Brille d'or, de pourpre et d'azur,
Glisser sur l'eau comme l'étoile
Qui traverse un ciel calme et pur.

Sans doute sur un lit de roses,
Fatigué de divins plaisirs,
Ange des amours, tu reposes,
Bercé du souffle des zéphyrs.....

Oh ! viens aborder dans notre île !
Les ombrages y sont si doux !...
Mais, voyez, à nos vœux docile,
Comme il se dirige vers nous !

Tressez des guirlandes légères,
Parez votre front ingénu !

Mortel ou dieu, jeunes bergères,
Qu'il soit ici le bienvenu !..

Mais d'effroi mon âme est glacée...
Ciel ! à mon œil épouvanté
Dans une barque fracassée
S'offre un jeune homme ensanglanté !

« Creusez mon réduit funéraire,
« Faites cette aumône à mon deuil,
« Dit-il. J'ai reçu le salaire
« Que le ciel réserve à l'orgueil.

« Un pirate au regard avide,
« Attiré par mon riche éclat,
« M'a criblé d'un plomb homicide
« Et laissé dans ce triste état.

« Adieu, mes amis.... Soyez sages.
« Je meurs : profitez de mon sort,
« Et pour faire d'heureux voyages,
« N'arborez point pavillon d'or. »

A TOUS CEUX

Qui m'ont adressé des Vers.

I.

Je le sais, au festin servi par la louange
Le poëte pieux parfois s'oublie et change,
Et reçoit sur l'autel qu'il s'élève en son cœur
Un encens qu'il devrait renvoyer au Seigneur,
Qui de la poésie est la source première
Et dont tout l'art humain n'est qu'un froid plagiaire,
A celui qui jeta l'existence au néant
Comme un manteau superbe au dos d'un mendiant,
Sublime créateur du merveilleux poëme,
Qui, changeant ses accords, reste toujours le même,
Chantre vraiment divin dont l'œuvre illimité
Fait prendre au sérieux son immortalité,
Dont la lyre épancha de ses cordes fécondes
Des strophes de soleils et des hymnes de mondes,

Et dont l'ombre, en passant, sur leur immensité
Dispensa la splendeur, la vie et la beauté.
Oh ! la muse qui tombe en cette idolâtrie,
Veuve des eaux du ciel, sera bientôt flétrie.
Du SUPERBE VIOL dont parle Alighieri
Son orgueil s'est repu, mais son âme a péri.
Émule de Satan, son cantique sublime,
Commencé dans le ciel, se finit dans l'abîme ;
Et, fils de la lumière adopté par la nuit,
Il enrichit l'enfer de son farouche ennui.

II.

Mais aussi le poëte a ses moments de doute
Où tout ce qu'il produit l'ennuie et le dégoûte,
Où son désir de gloire est pareil à l'affront
Qui fait que l'âme est triste et qu'on baisse le front,
Où le mépris de soi nous rend d'humeur si sombre
Que l'on voudrait pouvoir s'arracher de son ombre,
Où l'on porte la lyre en dessous du manteau
Comme un brigand ferait d'un ignoble couteau,
Où l'ardeur qui nous brûle est amère folie,
Où tout ce qu'on entend et voit nous humilie,
Où dans chaque sourire et dans chaque coup d'œil
On croit voir un brocard tomber sur notre orgueil,
Tout le ricanement du démon de la prose,
Où tout ce que le monde a de sots nous impose,
Où l'œuvre la plus belle est un enfant de mal

Qu'il faut jeter de nuit au *tour* d'un hôpital.
Oh ! qu'il est bon alors que quelque ami sublime
Au talent qui rougit rende sa propre estime,
Ramène dans le ciel son esprit qui s'abat,
Et, faisant à ses yeux luire son propre éclat,
Lui fasse incontinent, de sa main qui défaille,
Palper son diadème ou mesurer sa taille !
O mes amis ! ô vous dont les vers bienfaisants
M'ont donné cette aumône en des jours languissants,
Que le ciel vous bénisse et la muse vous aime,
Si la muse est un bien et non un anathème !
Qu'elle ôte de sa main les pierres sous vos pas,
Que son feu vous éclaire et ne vous brûle pas,
Qu'elle éloigne surtout de vous ce mal de l'âme
A qui votre parole a servi de dictame !
Amis, soyez bénis ! de vos chants assisté,
J'ai repris le chemin de l'immortalité.
Soyez bénis ! par vous, raffermissant mon âme,
L'espoir a retiré mes écrits de la flamme,
Et m'a montré du doigt, en mots mystérieux,
Ma sainte mission écrite dans les cieux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice. v
Dédicace à M. de Lamartine 1
M. de Lamartine à J. Reboul. — Le Génie dans l'obscurité. 3
Réponse à M. de Lamartine 6

LIVRE I.

L'ange et l'Enfant. 11
Soupir 13
Consolation sur l'Oubli 14

Les Arènes de Nîmes. 17
Le Troubadour d'Occitanie. 22
L'Hirondelle du Troubadour. 26
Mes premiers Vers. 29

LIVRE II.

A ma Lyre. 35
Au Christ. 39
Le Christ à Gethsemani. 45
A M. Sigalon. 48
A un Exilé. 53
L'aumône. 57
Aux Poëtes Chrétiens. 60
A M. l'Abbé F. de Lamennais. 69
Sainte-Hélène, ou Anathème et Gloire. 74

LIVRE III.

Souvenir d'Enfance 91
Accablement 94
Le Moulin de Génèse. 97
La Lampe de Nuit. 105
A M. Jules Canonge. 111
Le Château du Mendiant. 114
Un soir d'Hiver. 117

LIVRE IV.

A M. Charles Nodier. 121
Les Deux Poëtes. 125
La Somnambule 129
Le Philtre 131
Promenade sur Mer. 134
Elle est malade. 137
Apparition 139
Souvenir d'un Soir. 142

LIVRE V.

Nîmes. 147
A la Mer. 156
L'Esprit et les Sens. 159
L'Expédition contre le Dey d'Alger. 164
L'Arabe à son Coursier. 166
La Barque du Pêcheur. 168
A Mademoiselle R... 171
A M. Colin. 173
La Nacelle. 175
A tous ceux qui m'ont adressé des vers. 177

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due

AOUT
AUG 0 9 2002

SEP 1 2 2002

CF

a39003 002085966b

CE PC 2386
.R2A17 1840
COC REBOUL, JEAN POESIES DE J
ACC# 1226142